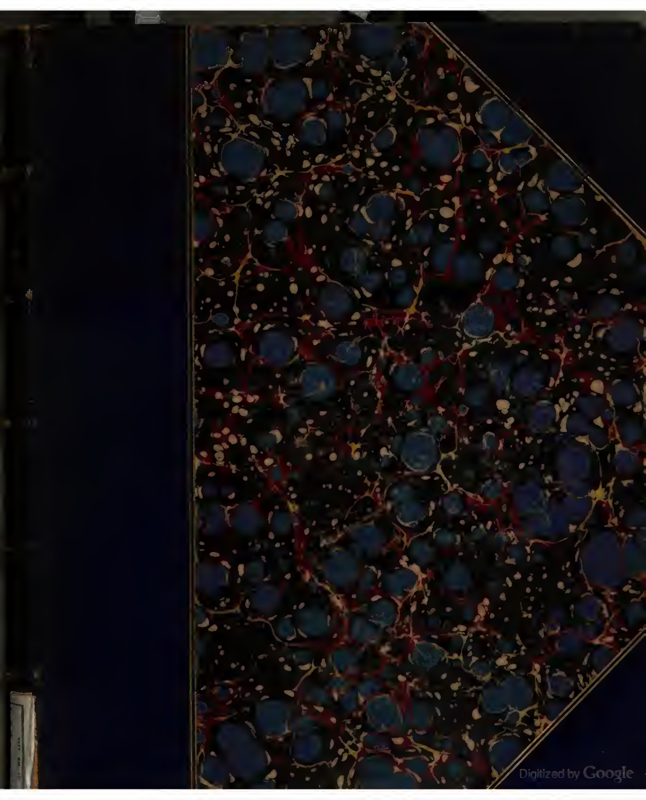
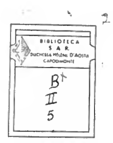



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
EX LIBRIS




BIBLIOTECA
S. A. R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
B
II
5

Offert à S. A. R. la Princesse Hélène
avec les vœux d'une vieille amie
très-respectueusement dévouée

H. Levasseur

13 juin 1890

HISTOIRE DE NOTRE PETITE SŒUR

DÉDIÉE AUX ENFANTS DE LA LORRAINE

Par Marie-Edmée

1re Livraison.

HISTOIRE DE NOTRE PETITE SŒUR

JEANNE D'ARC

DÉDIÉE AUX ENFANTS DE LA LORRAINE

Par Marie-Edmée.



HISTOIRE DE NOTRE PETITE SŒUR

Si tu m'invoquas, pauvre paysanne,
Entre tous les saints de mon cher pays,
C'est qu'au fond des bois et dans ma cabane
Ces saints me parlaient et que j'obéis.

DÉDIÉE AUX ENFANTS DE LA LORRAINE



TABLE DES CHAPITRES.

V.

SON TROUPEAU.

—

12. Elle part avec Pierre. — 13. Elle reste seule et invoque ses saintes. — 14. Sainte Marguerite.

VI.

LES BATAILLES DE DOMREMY.

—

15. Elle affifte à la petite guerre & s'en afflige. — 16. Elle gronde ses frères.

VII.

SA SECONDE PRIÈRE.

—

17. Son pèlerinage à Vermont. — 18. Elle ne danfe plus & treffe des couronnes.

VIII.

AUX CHAMPS.

—

19. Elle apprivoife les Oifeaux. — 20. Son Ange gardien lui fait admirer la nature. — 21. Le lever du Soleil.

IX.

SA CHARITÉ.

—

X.

EN FAMILLE.

—

XI.

SA GRANDE VISION.

—

XII.

SON DÉPART.

35. L'Ange lui ordonne de partir. — 36. Elle s'agenouille au pied du lit de ses parents. — 37. Elle embrasse ses frères. — 38. Jeanne d'Arc au seuil de sa porte. — 39. A Saint-Nicolas, elle se met sous la protection des saints du pays. — 40. Dernière halte de Jeanne d'Arc sur la dernière colline lorraine.


SA
NAISSANCE
I.
« Elle est née dans un petit village
« appelé Domremy, sur les frontières
« du royaume de France, près de la
« rivière de Meuse en Lorraine. On
« dit que ses père et mère sont des
« gens simples et honnêtes. Elle est ve-
« nue au monde pendant la nuit de
« Noël . . . . . .
« Ce jour-là les habitants furent
« saisis d'une joie extraordinaire. »

LA MAISON DE DOMREMY.

I.

Il y avait, au bout d'un petit village appelé Domremy, une petite maifon bâtie en pierres brutes, couverte en chaume comme les autres, mais un peu à l'écart, & près d'un joli ruiffeau qui, tout fier de féparer la Champagne de la Lorraine, courait vif et brillant se jeter dans la Meufe.

Oui, la Meufe, chers enfants, ce même fleuve toujours ami de nos vallées lorraines, celui qui en amufe tant parmi vous quand vous y jetez des pierres pour voir grandir & s'effacer des anneaux limpides & qui berce doucement la nacelle quand vous ramez sous les yeux de votre mère.

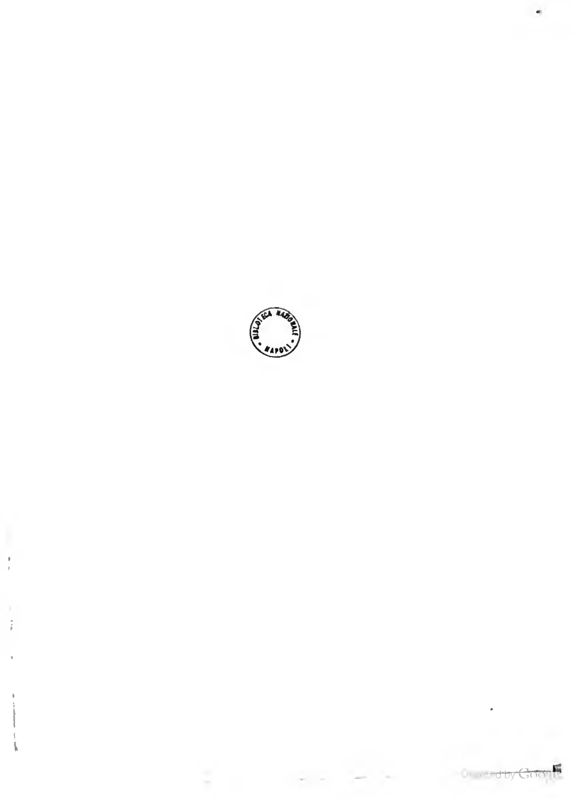
Savez-vous qu'être du même pays, c'eft manger le même pain, refpirer le même air, jouir des mêmes beaux jours & souffrir les mêmes privations, toutes chofes qui se font en commun dans la famille?

En voyant gliffer les flots bleus ou sombres de la Meufe, pensez donc quelquefois, mes enfants, à la petite Maifon

de Domremy, qui n'était pas loin de ses bords, & ne vous étonnez pas que Jacques d'Arc, le bon laboureur, qui habitait cette petite maiſon, que sa femme, Iſabelle Romée, & tous leurs petits enfants, soient vos parents auſſi bien que les miens.




Jacque
d'Arc
Isabelle
Romee



SON ANGE GARDIEN.

2.

C'était la nuit de Noël 1411.

Pour célébrer le divin anniverſaire, il y avait fête au plus haut des cieux parmi les anges, & paix sur la terre chez les hommes de bonne volonté qui revenaient tous de la meſſe de minuit.

Bergers, vous qui dans cette nuit froide & noire veilliez sur nos collines lorraines, on dit que vous étiez heureux! Comme vos frères de Judée aviez-vous entrevu la radieuſe figure d'un meſſager céleste?... à travers les rafales du vent d'hiver, aviez-vous donc ouï l'écho du chant des anges, des anges qui disaient :

Gloire à Dieu !

» Il naquit dans une crèche, à Bethléem, Celui qui était » doux & humble de cœur ! — Bienheureux les pauvres, » car le royaume des cieux eſt à eux.

» Il confondit les sages dans le temple de Jéruſalem, » Celui qui était doux & humble de cœur ! — Bienheureux » les cœurs purs, car ils verront Dieu.

» Il fut trahi, vendu, ſouffleté & moqué, Celui qui était » doux & humble de cœur ! — Bienheureux ceux qui pleu- » rent car ils seront consolés.

« *Il sauva le monde en mourant sur une croix, Celui qui*
» *était doux & humble de cœur!*

» *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la*
» *justice, car le royaume des cieux leur appartient.*

» *O Chriſt, tu es le Roi de gloire!*

» *Ils brilleront de ta beauté, ils vaincront par ta force,*
» *ceux qui seront doux et humbles de cœur!* »

—

Et l'ange qui dirigeait l'hymne, abandonnant sa harpe d'or, eſt descendu vers la dernière maiſon du village tandis que ses frères remontaient sur les hauteurs. Dieu l'envoie garder un enfant qui va naître sous le pauvre toit de Jacques d'Arc et d'Iſabelle Romée.






NAPOLI



AUTOUR DU BERCEAU.

3.

Une, deux, trois heures sonnaient!

— « Venez, mes enfants, venez voir votre petite sœur! »

A cette douce voix qui les éveillait, comme les trois garçons d'Ifabelle sautèrent joyeufement hors du lit! Ils coururent sur la pointe de leurs pieds nus jufqu'à la barcelonnette. Quand ils s'agenouillèrent autour d'elle leurs petits cœurs battaient bien fort, mais ils se raffurèrent en regardant la mignonne créature que tante Magdeleine venait d'y coucher; & même ils se causèrent ainfi :

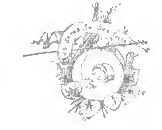
— « Dis donc, Jofeph, qu'eft-ce qu'on pourra faire d'une si petite sœur? Çà n'eft pas vivant du tout? » demanda le petit Louis.

— « Mais, attends donc qu'elle se réveille & puis qu'elle grandiffe un peu, répondit le frère aîné; alors, elle aidera maman à faire la soupe & à coudre nos jacquettes.

— « Oh! si elle peut marcher, dit Pierre, nous l'emmènerons avec nous garder les moutons dans le grand pré, çà vaudra mieux.

— « Et le loup quand il la verra si petite n'en fera qu'une bouchée.

— « Que non! s'écria Pierre en se redreffant, je serai là, moi, & je la défendrai! »










Son
BAPTÊME
II.
«... Elle porta le nom
« de Jeanne, bien que
« sa marraine lui eût
« donné aussi le nom de
« Sibylle. »




NAPOLI



LE CORTÉGE.

4.

Les cloches carillonnaient..... Depuis le ſeuil de l'égliſe juſqu'à la porte de la petite maiſon, ſ'étendait un blanc tapis de neige. Le ſoleil rayonnait au milieu du ciel, & les petits moineaux accouraient ſe percher ſur les ſapins d'alentour pour célébrer à leur manière la fête qui ſe préparait.

Or, voici les noms des gens qui ſe mettaient en marche pour l'égliſe : Madeleine Laxart, ſœur de Jacques d'Arc, portant la petite fille ; le parrain & la marraine qui la ſuivaient, ſ'appelaient Jean Morel & Jeannette Aubry ; les autres parents & amis attendaient le cortége près de l'égliſe ; puis venaient Ameline Romée, ſœur d'Iſabelle, avec les trois garçons, & Jacques d'Arc ayant fermé la porte, marchait le dernier. Les premiers étaient joyeux ; le père était triſte, car il penſait ainſi le long du chemin :

— « Encore un enfant de plus ! Mon Dieu, je vous en remercie ; & pourtant l'exiſtence ſera dure pour ma pauvre petite fille, car elle eſt pleine de miſères la vie en ce monde où j'ai vu des hommes riches ou forts qui volaient le

pauvre & battaient le faible; je le fais bien, parce que j'ai rudement fouffert durant ma vie de quarante ans. Mais j'ai fait votre volonté, mon Dieu, & j'efpère que ma petite fille, en fuivant mon exemple, fera bénie par vous.






SIBYLLE EVROPA
S. JEAN BAPTISTE
S. JEAN

5.

Le cortége eſt entré dans l'égliſe, & chacun des parents ſ'eſt mis à ſa place autour du baptiſtère ſur lequel Madeleine Laxart a dépoſé la petite fille après lui avoir ôté ſon bonnet.

— Quels noms lui donnez-vous? demande le vénérable curé au parrain & à la marraine.

— Jeanne, répond Jean Morel.

— Sibylle, répond Jeannette Aubry.

Vous ſavez, mes enfants, que les noms reçus au baptême nous mettent ſous la protection des ſaints qui les ont portés ſur la terre. Le doux nom de Jeanne eſt un de ceux qui comptent au ciel les plus puiſſants protecteurs : il y a d'abord ſaint Jean-Baptiſte qui eut l'honneur de baptiſer Notre-Seigneur Jéſus-Chriſt dans le Jourdain & qui fut un apôtre dès ſon enfance; puis, ſaint Jean l'Evangéliſte, ce diſciple que Jéſus aimait, qui repoſa ſur ſon cœur pendant la dernière cène, & qui reçut au contact de ce divin cœur le ſublime amour dont reſplendit ſon évangile.

Nous n'avons pas de Sainte ayant nom Sibylle.

Où Jeannette Aubry avait-elle été chercher ce nom-là? Sans doute à la veillée, car la vieille Merline, dont je vous parlerai plus tard, y racontait fouvent les hiftoires plus ou moins vraies, de femmes extraordinaires, qu'elle appelait indifféremment druideffes, fées ou fibylles.

La marraine, qui tenait à ce nom fingulier, fut obligée de renoncer à le voir infcrit fur le regiftre de la facriftie.

Depuis ce jour, mes enfants, notre petite fœur fut chrétienne, le curé du village ayant dit : « Jeanne, je te » baptife, au nom du Père, du Fils & du Saint-Efprit. »

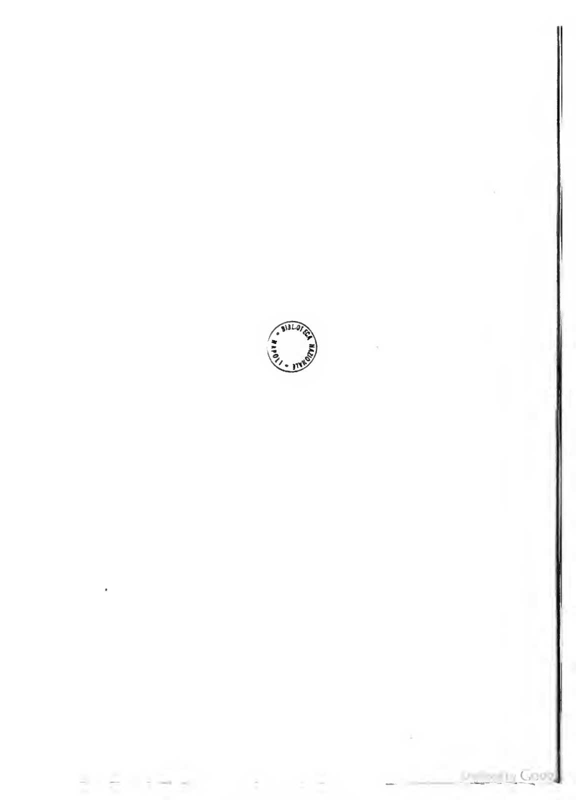



Digitized by Google


SA
PREMIÈRE PRIÈRE
III.
Ses pauvres parents n'avaient
« rien pu lui apprendre que l'Oraison
« Dominicale . . »
« Je comprends très-bien ce qu'elles disent
« (les Saintes) elles ont une voix douce
« et parlent d'une manière très digne en
« bonne langue française . . »
« Il y a des livres de Messire
« plus que des vôtres.. »




NAPOLI


BIBLIOTECA NAZIONALE • NAPOLI






Digitized by Google

SUR LES GENOUX DE SA MÈRE.

6.

Notre petite fœur avait vu deux fois les blés mûrir, & la neige blanchiffait de nouveau les toits de Domremy. Ce jour-là, mère Ifabelle, après avoir levé fes garçons, mettait Jeanne sur fes genoux pour l'habiller.

— Mère, dit l'enfant, n'eft-ce pas le dimanche qu'on doit parler le plus longtemps au bon Dieu?

— Oui, ma petite, pourquoi me demandes-tu cela?

— Mère, c'eft que ta prière était longue ce matin, & pourtant ce n'eft pas Dimanche.

— Non, mais c'eft la fête de Sainte Catherine, une grande amie du bon Dieu.

— Ha!... qu'eft-ce qu'elle a fait fur la terre fainte Catherine?

— Monfieur le Curé dit qu'elle était une princeffe fi belle et fi bonne que tout le monde l'aimait; elle favait toutes les belles chofes qu'on écrit dans les livres; enfin elle a été tuée parce qu'elle n'a pas voulu renier Notre Seigneur Jéfus-Chrift.

— Et qu'eſt-ce qu'il y a dans les livres, mère ?

— Des prières au bon Dieu, à la Sainte Vierge & aux Saints.

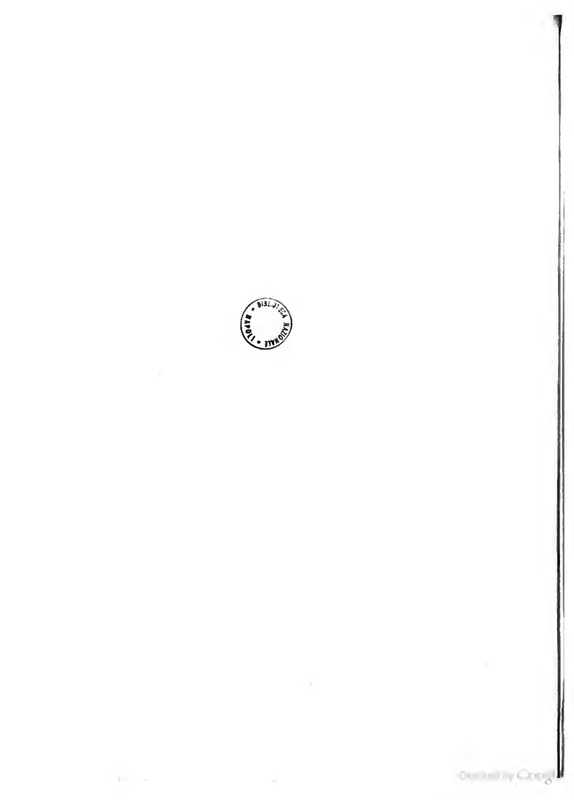
— Mère, c'eſt une belle hiſtoire que celle de Sainte Catherine, & c'eſt bien utile de ſavoir parler au bon Dieu. Je ne ſuis plus trop petite, va ! pour dire une prière d'un livre. Eſt-ce que tu voudrais bien m'apprendre la meilleure de toutes ?

Ce disant, la petite Jeanne fit le ſigne de la croix & ſa mère Iſabelle commença le *Notre Père*.








BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

SAINTE CATHERINE LUI EXPLIQUE LE PATER.

7.

Vers le soir du jour de Sainte Catherine, comme la petite Jeanne était allée à l'église brûler un cierge devant le pilier qui portait la statue de la sainte, elle se mit à réciter sa grande nouvelle prière, mais bientôt elle s'arrêta ne comprenant guère ce qu'elle disait : « Je suis donc trop petite pour oser parler au bon Dieu? » murmura-t-elle en levant les yeux. Alors, elle vit une belle dame, couronnée d'or & vêtue de blanc, qui tenait un gros livre & s'était assise au bord du pilier. Elle était si belle, que Jeanne oublia sa peine en la regardant, & la dame inclinant la tête vers la petite fille, elles causèrent ensemble ainsi qu'il suit :

— Petite Jeanne, qui est ton père, où demeure-t-il?

— Madame, c'est Jacques d'Arc & nous demeurons dans la chaumière tout près d'ici.

— Et le bon Dieu n'est-il pas aussi ton père?

— Oui Madame, c'est le premier.

— Petite Jeanne, il fait bon, n'est-ce pas, chez ton père Jacques? Mais il fera bien meilleur entrer dans la maison du Père qui est au ciel. Là, tu n'auras jamais plus ni faim ni froid, tu y retrouveras avec ton père, ta mère & tes frères,

d'autres frères bien beaux, bien fages, & tous vous ferez parfaitement heureux. Mais avant d'entrer dans cette belle maifon du Paradis il faudra faire la volonté de Dieu fur la terre comme les anges la font au ciel; or, que veut-Il, le bon Dieu ?

— Madame, Il veut que nous difions bien nos prières & que nous travaillions tous les uns pour les autres.

— Oui, ma bonne petite, Il veut que nous nous aimions comme des frères; Il veut que nous lui demandions le pain de chaque jour, parce que c'eft lui qui féconde les champs; Il veut que nous pardonnions pour être pardonnés..... Maintenant, récite-moi toute la prière.

Jeanne parvint cette fois jufqu'aux derniers mots du *Pater* : « Délivrez-nous du mal... »

La dame, qui f'était levée, les répéta après elle & dit :

— Petite fille de Dieu, fois fidèle à dire tes prières du matin & du foir; & quand tu craindras quelque malheur, invoque ton Père qui eft au ciel, alors tu feras mieux délivrée que par tous les rois de la terre, car Il eft le feul puiffant & le seul généreux Seigneur !...

Le cierge s'éteignit. Jeanne, toute émue, courut dire à fa mère qu'elle avait vu Sainte Catherine, & sa mère l'embraffant lui dit qu'elle avait rêvé.





Imp. Lemercier et Cie Paris


Digitized by Google

LA VEILLÉE.

8.

Comme l'hiver a toujours été une faifon rude aux journées courtes & fombres, qu'on a toujours allumé du feu quand on avait froid & trouvé grand plaifir à f'y chauffer au milieu de ceux qu'on aime, vous comprendrez qu'il faifait bon, le foir, de prendre fa petite lanterne, fon fufeau ou quelqu'autre ouvrage & d'aller frapper à la porte de Jeannette Aubry. Il y avait là une grande chambre; c'était comme une étable d'aujourd'hui, à la cheminée près. Mais quelle cheminée! Depuis, la vieille Merline jufqu'au poupon de la plus jeune mère, tous les âges y trouvaient place, auffi mon deffin ne montrera-t-il que les premiers arrivés. Ils écoutent ce que dit la vieille Merline, & fi vous êtes curieux de le favoir, nous tournerons la page. Mais auparavant, diftinguons au milieu de ces braves gens, la petite fille qui f'affied tous les foirs aux pieds de la conteufe, & dont les yeux grands ouverts jufqu'à la fin de la veillée fuivent les caprices de la fumée & les pétillements de la flamme. Peut-être y voit-elle ce

que les récits du temps paſſé lui montrent?... Des fées aux yeux bleus ; des anges aux ailes d'or ; des chevaliers pélérins qui partaient pour ne plus revenir ; ou des trouvères qui chantaient leur mort, & comment Jéruſalem fut délivrée par Godefroy.






8

L'ARBRE.

9.

Mon deffin vous repréfente : Au fond, l'arbre véritable, le vieux hêtre, le beau Mai, qui fleuriffait non loin du clocher de Vermont. En haut de ce fujet principal voici les bonnes et les mauvaises créations des récits légendaires; au bord du cadre deux druideffes vous rappellent l'origine des contes de fées. . . . .

. . . .

Jeanne écoutait donc la vieille Merline, & celle-ci racontait : qu'il y avait dans le bois chefnu un grand nombre de bonnes & de méchantes fées. Souvent, les bergers les avaient vues fortir des clairières & danfer au clair de lune pendant la nnit du Sabbat; ou bien fous le vieux hêtre à l'ombre de ce beau Mai qui depuis des fiècles eft vénéré dans le pays, & que les fées préféraient à tous les chênes, on les avait vues cueillir les racines magiques qu'elles devaient diftribuer aux forciers.

Jeanne d'Arc ne croyait pas à ces fées-là, pas plus, mes enfants, que vous ne croyez à la marraine de Cendrillon & à l'ogre du petit Poucet.

Sauf son refpect la vieille Merline était donc une menteufe!

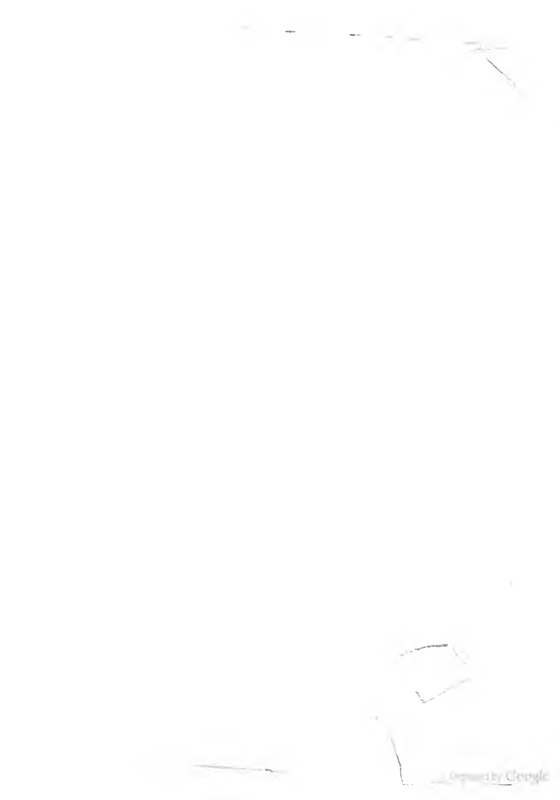
Mais elle avait plufieurs excufes : d'abord, c'eft qu'à fon âge il eft permis de ne plus fe rappeler mot à mot les hiftoires qu'on a entendues dans fon enfance, & ces hiftoires, Merline les tenait de fa grand'mère, qui avait vécu plus de cent ans, & qui, elle-même, ne racontait pas précifément les chofes telles que fon aïeule les avait vues.

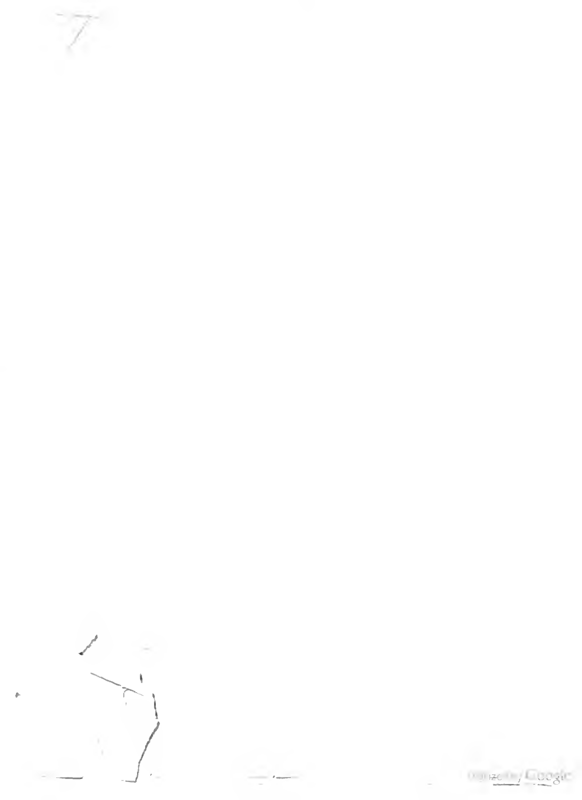
Or, cette grand, grand, grand-mère avait pu voir dans fon pays qu'on appelait la Gaule en ce temps-là, des femmes que leur caractère religieux entourait du refpect de tous, parce que leur vie se paffait à facrifier & à prier pour les Gaulois. Ces femmes étaient les Druideffes.

Sans famille, toutes feules au fond des forêts qui couvraient alors prefqu'entièrement le pays ; elles étaient libres de faire plus de bien & plus de mal que les autres. Donner ou refuser l'hofpitalité, indiquer le gibier aux chaffeurs ou les perdre dans le bois, annoncer les heureufes nouvelles ou prédire les orages & les guerres, voilà ce que pouvaient faire les Druideffes.

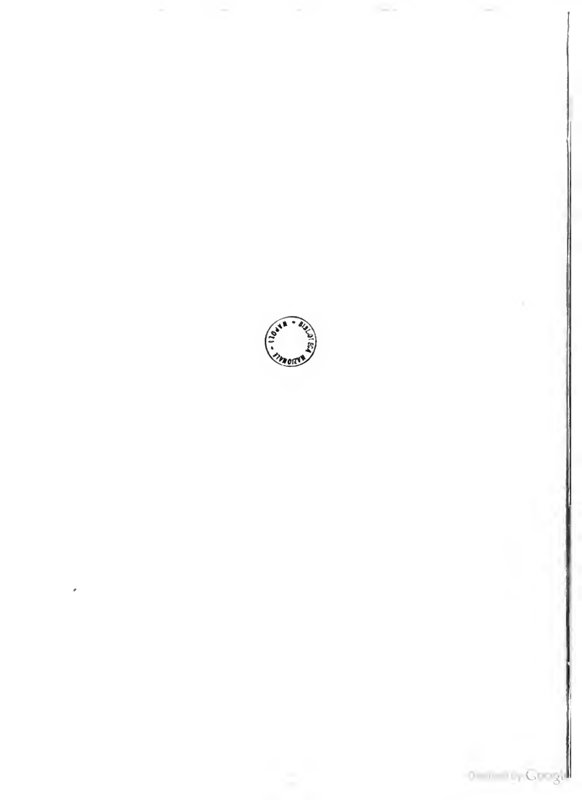
Elles ufèrent longtemps & avec myftère de ce pouvoir, qui même après la venue du Chriftianifme laiffa de bons & de mauvais fouvenirs aux habitants de la campagne plus exposés que les autres hommes à l'influence de ces femmes.










BIBLIOTECA NAZIONALE • NAPOLI •

LA RONDE DE MAI.

10.

Au printemps on célébrait une grande fête autour de l'arbre. Le seigneur du château de Bourlimont venait y affifter avec fa famille & la jeuneffe du pays. Tous enfemble buvaient & mangeaient à l'ombre du vieux hêtre, puis on danfait

On danfait à la place où jadis avaient danfé les pères, &, où les aïeux avaient adoré Teutatès en arrofant les racines de l'arbre de sang humain.

Sans le doux foleil du Chrift qui, rayonnant fur la Gaule, en a chaffé les dieux des ténèbres, feriez-vous ici, petits enfants, petites fleurs?

Que tu fautais joyeufement ce jour-là, ma petite Jeanne! C'eft que, depuis le matin, tu treffais des guirlandes & que tu raffemblais de gros bouquets de fleurs pour embellir le vieil arbre...

— Maintenant, viens ici, Périne! donne-moi la main, Geneviève, chante, Haumette, & courons bien fort!.. le cœur bat! courons toujours! fautons bien haut... les joues

font rouges comme des pommes d'api... tournons encore ! tournons, tournons vite...

Eh ! le vieil arbre aussi tourne !... les fées vont-elles revenir ?

Non, mais les fillettes vont tomber sur l'herbe.





LA PREMIÈRE ÉPINE.

11.

Notre petite fœur penfait en revenant de la fête : « On » danfe fouvent au ciel puifqu'il y fait très-bon... & les » anges font plus légers qu'Haumette, les nuages font plus » doux que l'herbe, les étoiles n'ont pas d'épines comme » les rofes de nos bouquets! mais en attendant que je » danfe au ciel, c'eft bien gentil de rondier fous le hêtre! » Pourquoi le jour eft-il fi tôt fini? »

Et Jeanne foupira bien fort. Oh! qui lui répondit?

Ce n'était pas l'écho, c'était un pauvre homme affis par terre au détour du fentier. Sa figure était pâle, fes habits déchirés, une grande plaie faignait à fa jambe, fon bâton était brifé fur l'herbe à côté de lui, & dans le fond de la campagne on voyait fe fauver une bande de foldats.

— « Pauvre homme, dit Jeanne d'Arc qui s'était arrêtée toute faifie à fa vue, qui eft-ce qui t'a fait du mal?

— Ceux qui demain peut-être en feront autant à ton père, ma petite, des routiers, des gens de Bourgogne, d'Angleterre ou de France qui brûlent nos maifons, mangent notre pain & nous tuent enfuite.

— Ce font des diables, ces méchants hommes?

— Non, petite, ils font leur métier.

— Ah?... Eft-ce qu'il y en a beaucoup?

— Plein le pays.

Jeanne regarda le ciel : — Il fait meilleur là-haut, dit-elle.

— Oui, petite, mais il faut fouffrir pour gagner le Paradis, ici le travail, la récompenfe après. Tiens, va dire au village qu'un pauvre gueux est mourant dans le foffé, & le bon Dieu te bénira.

Jeanne allait partir, elle f'arrêta court, deux groffes larmes roulèrent fur fa figure auffi blanche que celle du bleffé.

— Pauvre homme, as-tu entendu chanter la ronde de mai ?

— Oui dà, petite, les routiers nous affommaient à cette chanson-là.

— Pardon, pauvre homme! dit Jeanne d'Arc, & tout en courant au village, elle répétait en pleurant : — « Je ne danferai plus, je ne chanterai plus qu'au ciel!








SON
TROUPEAU
I.
L'Enfant grandit, et ayant atteint
l'âge de sept ans, elle fut chargée, suivant
l'usage des gens de la campagne, du soin
de garder les troupeaux


Digitized by Google

XII.

ELLE PART AVEC PIERRE.

A toi la houlette, petite Jeanne, à toi le vieux chien qui te devance là-bas dans le royaume de petit Pierre, ce grand pré où tu courais encore hier avec les agnelets! Marche en tête aujourd'hui, car demain matin & toujours tu conduiras le troupeau; tu seras utile comme Pierre, qui va partir pour garder les bêtes à cornes de l'oncle Laxart.

— Un taureau, c'est méchant, petite sœur, eh bien! il est encore plus difficile de garder les moutons; d'abord, à caufe du loup...

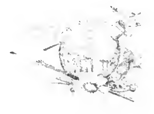
— Sois tranquille, Pierre, j'ai défendu le petit agneau l'été dernier & je n'avais pas sept ans!

— C'eft-à-dire que le loup t'aurait croquée à la place de l'agneau, ma pauvre Jeanne; fi tu appelles cela défendre tes moutons!... Mais j'étais là, gros méchant loup! je lui ai tant lancé de pierres, tant donné de coups de bâton, qu'il s'en est allé crever dans le bois. J'avais un peu mal au cœur, mais dame, le vieux Nicol a raison: Tant plus de loups tués, tant plus de troupeaux dans le pays. Puis, il faut être brave de patience; tu t'ennuieras de refter en plan au coin du pré... il faut regarder à droite,

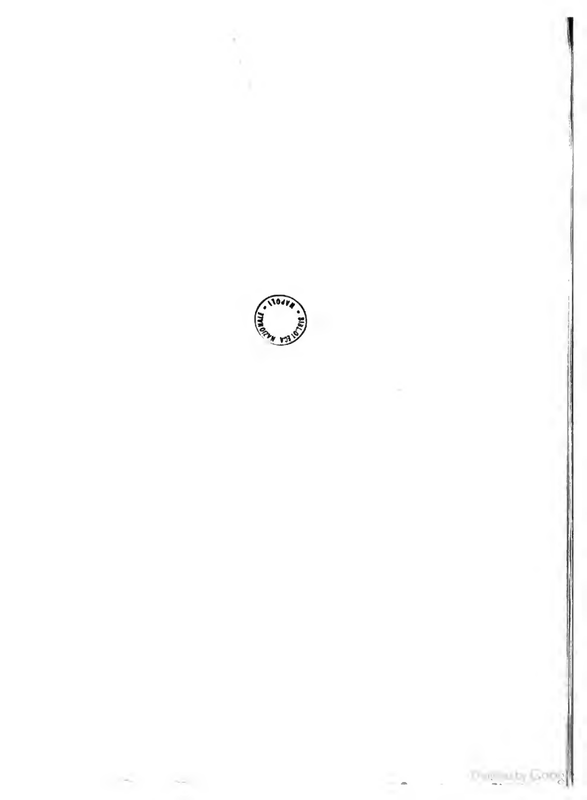
à gauche, appeler Fidèle, jeter des mottes à Robin, des cailloux à Têtu ; ce n'eſt rien encore quand Bijou ne se sauve pas, mais le mouton, qui est le plus beau, se perd toujours... Alors tu quittes le troupeau, tu le cherches partout.. & lorſqu'il a une patte caſſée, il faut le mettre sur tes épaules, si tu le peux. Allons, petite sœur, courage! c'est quelquefois amusant aussi! & puis on dit que le bon Dieu aime bien les bergers, à preuve que Madame Ste-Marguerite qui eſt sur le pilier, en face Madame Ste-Catherine, gardait auſſi les moutons.

— Comment çà, Pierre ? il n'y en a pas sur le pilier. — Non, mais elle écraſe la vilaine bête qui lui mord le pied avec une houlette tout comme la nôtre.

Le frère et la sœur étaient au bord du champ. Pierre jeta un dernier regard sur son troupeau, embraſſa Jeanne et partit.







ELLE INVOQUE SAINTE-MARGUERITE.

13.

—

...Et Jeanne resta seule.

Alors elle se trouva bien petite & comme perdue dans le pré qui s'étendait si loin, si loin, que la forêt des chênes semblait d'ici le border tout au plus d'une haie de mouſſe.

Pourtant elle était haute & profonde la vieille forêt! C'était de là que sortaient les groſſes bêtes méchantes & les gens d'armes qui faiſaient encore plus de mal qu'elles au pays. Jeanne le savait bien, car elle avait écouté toutes les hiſtoires de la veillée ; auſſi, quand regardant à droite et à gauche, elle se vit encore plus éloignée du clocher de

Domremy & de la grande route où petit Pierre semblait à peine gros comme une mouche, que de la forêt des chênes qui cachait tant de terribles chofes, elle eut peur... Oui, la petite Jeanne eut peur tant qu'elle n'eut pas levé les yeux. Mais là-haut vivent les saints, nos frères; ils nous protégent & sont plus forts que les méchants. Jeanne se le rappela tout de suite, & se mettant à genoux, elle dit : « Mon Dieu, j'ai peur, car je dois défendre mon troupeau contre les loups, & vous voyez comme je suis petite & seule.. Envoyez-moi donc pour gardienne Madame Sainte-Marguerite, que nous voyons à l'églife, tuant une si terrible bête qui, sans doute, était un loup d'autrefois. Oh! Sainte-Marguerite, puifque vous étiez bergère, venez m'apprendre à devenir auffi courageufe que vous! »



XIV.

HISTOIRE

DE MADAME SAINTE-MARGUERITE.

Ce premier jour de solitude parut long à notre petite sœur Jeanne : les moutons lui obéiffaient bien mieux qu'à Pierre, & comme elle ne savait pas encore filer, elle resta longtemps immobile, les bras croifés, regardant toujours la forêt. Bientôt ses yeux se laffent, elle les ferme, elle s'endort au moment où il lui semble voir sortir de la clairière Madame Sainte-Marguerite, une des habitantes du Paradis qui vifitaient le plus souvent la terre de France en ces temps-là. Cette belle dame toute lumineufe & couronnée vient s'affeoir sur une pierre au milieu du champ ; elle appelle Jeanne qui se lève & s'approche sans crainte. C'eft ainfi que Madame Sainte-Marguerite, pofant la main fur notre petite sœur, commença l'hiftoire suivante, hiftoire véritable, très-sainte & très-intéreffante, que les moutons eux-mêmes entendirent avec refpect :

« Quand j'étais sur la terre — il y a longtemps de cela — » j'avais un père qui m'aimait bien, mais qui ne connaiffait » pas le bon Dieu, car dans la grande ville où je suis née » on adorait les idoles. Un jour, mon père m'ordonna de » prier auffi les faux dieux, mais je refusai parce que ma » bonne nourrice, qui était chrétienne, m'avait fait bap- » tifer, & dès ce jour-là, ma petite Jeanne, je fus bien » éprouvée. Mon père ne voulut plus me voir ; il m'envoya » garder les moutons comme une payfanne, moi, qui était » princeffe ; mais, ce n'était pas cela qui me faifait de la

» peine, c'était d'être obligée de lui défobéir pour faire la » volonté du bon Dieu.

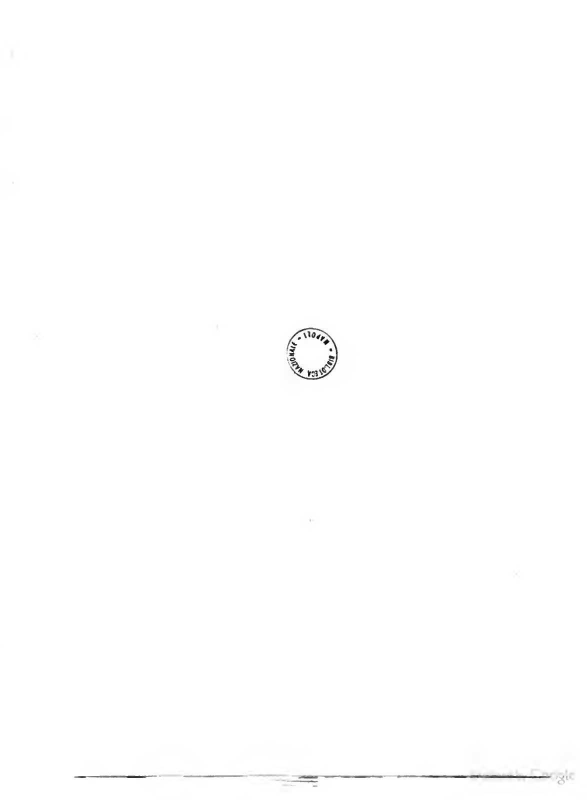
» Plus tard, j'eus encore du chagrin, parce qu'un fameux » général me vit en paffant & voulut m'époufer. Mais, » comme je lui dis que j'étais chrétienne, il devint furieux » et me livra aux méchants païens d'Antioche. Alors, on » me battit de vierges, on me brûla tout le corps & l'on me » jeta dans une prison. C'est là, ma petite Jeanne, que je » vis une affreufe bète dont le diable avait pris la figure » pour me faire peur ; mais, je lui mis le pied sur la gorge » en faifant le signe de la croix & j'en fus délivrée. » Cependant, les hommes, ne pouvant venir à bout de ce » qu'ils appelaient mon entêtement, me firent encore » beaucoup de mal, &, comme je refufais toujours » d'adorer les idoles & de devenir la femme du méchant » général, ils me coupèrent la tête. J'entendis alors une » voix qui difait : *Venez, ô digne époufe du Chrift, venez* » *recevoir la couronne éternelle!* & je mourus!... & tout » le peuple qui m'avait vue souffrir devint chrétien... »

Telle fut l'hiftoire que Madame Sainte-Marguerite vint conter à notre petite fœur, le premier jour qu'elle fit un beau rève aux champs.








BIBLIOTECA NAZIONALE • NAPOLI •




LES BATAILLES
DE
DOMREMY.
VI.
Les enfants des deux villages su-
-çaient la haine et l'inimitié
avec le lait maternel. Le
soir, après le travail, ils s'at-
-taquaient mutuellement et guer-
-royaient entre eux. Jeanne ne
se souvenait pas d'avoir jamais
pris part à ces combats
d'enfants.



LES BATAILLES DE DOMREMY.

15.

Le foir, quand tous les gamins de Domremy avaient ramené les bêtes des champs, ils fe réunifſaient au bout du village... Pour ſamufer ?

Pas du tout. Regardez plutôt ces furieux, & dites-moi, vous, mes petits frères de Lorraine, à qui je montre cette image, ce qu'il pouvait y avoir d'amufant à fe rouler ainfi dans la pouffière, en fe tirant les cheveux, & en fe donnant force coups de pied et coups de poing.

C'était affreux & très-fot, n'eft-ce pas ?

Je ne crois pas que ce fut pour s'amufer, mais les enfants imitaient les hommes de ce temps-là qui fe battaient fans favoir pourquoi. Au bout du compte, le plus fort des gamins était le moins battu, & les enfants de Domremy faifaient ainfi l'apprentiffage des grandes batailles, après lefquelles il y a des centaines de braves gens tués, des villes en pouffière, & un prince quelconque victorieux.

Ah! c'eſt une bien vilaine choſe que la guerre!.... Auſſi quand notre petite ſœur, en revenant avec ſes moutons, apercevait de loin ſur la route le mouchoir que les garnements appelaient leur drapeau, quand elle entendait les cris de ces petits sauvages, elle ſ'arrêtait tout émue, & bien ſouvent elle pleurait.




Digitized by Google





ELLE GRONDE SES FRÈRES.

16.

...Mais, grâce à l'heure du fouper, c'était bientôt un fauve qui peut général, & Jeanne fe remettait en marche fuivie de fon troupeau.

Souvent, elle ne rencontrait plus fur le champ de bataille que trois petits garçons tout effoufflés qui lui criaient :

— « Bonsoir, Jeannette. »

Alors, s'arrêtant, elle les regardait avec trifteffe, & d'un air auffi sévère que celui de Jacques d'Arc quand il était fâché, elle leur difait :

— « Comment, Louis! et toi, Jofeph! vous étiez avec » ces mauvais gars? Eft-ce qu'il n'y a pas affez d'anglais » pour venir nous tuer chez nous, fans que nos frères fe » battent entre eux au lieu de confoler nos bons parents » qui ont tant de chagrin? Vois-tu, Louis, ta jaquette eft » déchirée! C'est Joseph qui a donné un si grand coup de » bâton au petit Simon qu'il f'en va là-bas tout pleurant! » Et toi, Pierre, oh! c'eft toi, qui ne vaut rien! bien fûr, » plus tard tu feras le plus méchant routier du pays! »

Les trois garçons l'écoutaient attentivement & avec un gros foupir Louis difait :

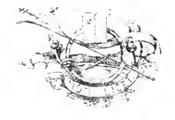
— Je n'y ferai plus, Jeanne.

Jofeph, l'ainé, tournait la tête en boudant & en murmurant :

— « C'eft bien ennuyeux d'être grondé par une petite fille. »

Pierre, qui déteftait les routiers, fe fâchait contre fa fœur, & leur difpute une fois commencée menaçait de ne jamais finir, parce que Jeanne voulait lui faire jurer qu'il n'affommerait plus fes camarades.

Mais à force de patience, de douceur, & auffi par beaucoup de fermons femblables à celui-là, Jeanne obtint de Pierre qu'il ne fe battrait plus que pour défendre les petits contre les grands.






Digitized by Google


SA
SECONDE PRIÈRE
VII.
chose que l'oraison dominicale
la salutation angélique ...
Le plus grand
guirlandes c'est
ge de Notre-Dame
devant laquelle
elle allumait des


Digitized by Google

SON PÉLERINAGE A VERMONT.

17.

Ce matin, Isabelle Romée a mis trois cierges dans la sacoche de sa petite bergère, & l'embrassant de tout son cœur, elle lui a dit de partir à la grâce de Dieu.

La bonne mère pousse un gros soupir en suivant du regard son enfant qui s'en va seule pour la première fois prier à la chapelle de Vermont, car le chemin sera long pour une si petite fille, et surtout le chemin n'est pas sûr.

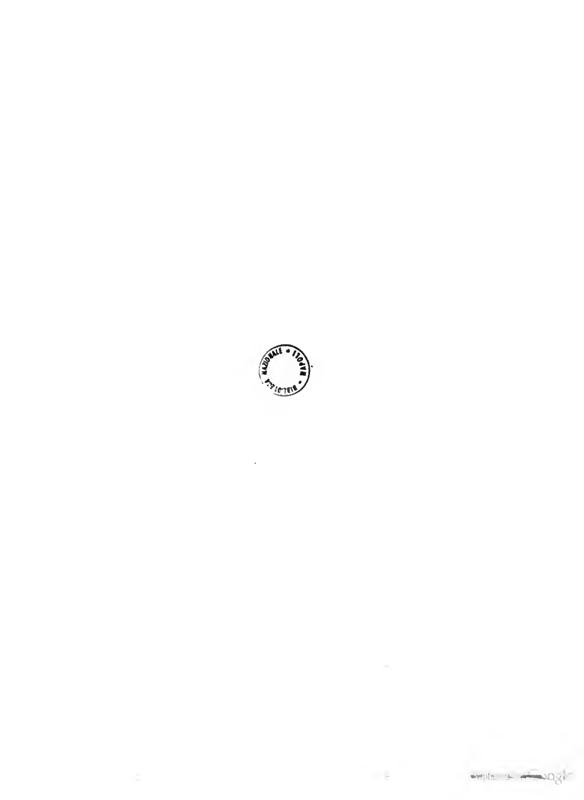
Ne craignez rien, Isabelle, vous avez appris à Jeanne que le bon Dieu nous a donné, à tous, un ange gardien qui nous suit partout. Elle s'en va tranquille abritée par les ailes blanches de son céleste ami. Ecoutez plutôt...

Elle lui parle avec autant de confiance que ſi elle le voyait :

— « C'eſt aujourd'hui ſamedi, bon ange, c'eſt le jour conſacré à la Sainte Vierge, conduiſez-moi ſ'il vous plaît dans ſa chapelle où je veux la ſaluer avec vous !







ELLE NE DANSE PLUS ET TRESSE DES COURONNES.

18.

Jeanne a cueilli beaucoup de fleurs le long du chemin; mais en paffant près du vieux hêtre, elle ne f'eft pas arrêtée avec Mengète, Périne et Haumette fes meilleures amies qui préparent les bouquets & les guirlandes du beau Mai.

Vous favez depuis quand notre petite fœur ne danfe plus autour de l'arbre...

Elle a dit bonjour en fouriant à fes amies, & puis elle a continué fa route jufqu'à la chapelle.

Bientôt les cierges brûlent au pied des ftatues de la Sainte Vierge, de Sainte Catherine & de Sainte Marguerite. Jeanne, à genoux, a récité lentement la prière de l'ange, l'*Ave Maria*.

Maintenant, elle ſe repoſe en treſſant les couronnes qu'elle ſuſpend à l'autel. Cette offrande, but de ſon pèlerinage, ne la diſtrait pas de ſa prière : elle fait que les *Ave Maria* ſont les fleurs d'une autre couronne que nous appelons le chapelet. Chaque fois qu'elle répète cette prière, il lui ſemble offrir à la Sainte Vierge une belle fleur & recevoir en échange la grâce qu'elle eſt venue lui demander.


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI


AUX
CHAMPS.
VIII.


BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

ELLE APPRIVOISE LES OISEAUX.

19.

Aux champs, on ne voit guère autre chofe que des oifeaux & des fleurs. La petite Jeanne vivait en intime compagnie avec ces innocentes créatures; elle les aimait. Elle aimait furtout les oifeaux, & ceux-ci la payaient de retour.

La première hirondelle, en traverfant la prairie de la petite bergère, faluait au paffage celle qui lui avait confervé fon nid pendant l'hiver; le roffignol l'attendait le foir, au détour du chemin, pour lui chanter fa plus douce mélodie; le mignon roitelet fe préfervait de la bife d'automne fous le tablier de Jeanne, & en toutes faifons, le gros moineau accourrait dévorer la plus forte part de son morceau de pain.

Car, chaque jour, elle émiettait, dans fon giron, le déjeuner de fes amis. Ils s'abattaient joyeufement fur elle en chantant.

Et Jeanne difait

« Petits oifeaux, mes frères, chantez ! Vous êtes heu-
« reux... Vous avez des ailes! Des ailes qui t'emportent
« vers le foleil, mon hirondelle ! Des ailes qui te soulèvent
« au-deffus de la boue, ma blanche colombe! Des ailes,
« qui te perdent dans les nuages, ma gentille fauvette! Des
« ailes, qui vous portent tous, d'un feul trait, vers le petit
« oifeau, votre frère, quand il vous appelle à fon fecours! »






Digitized by Google

SON ANGE GARDIEN LUI FAIT ADMIRER LA NATURE.

20.

Affife au bord du bois, Jeanne, qui ne filait pas encore, paffait les grandes journées de fa petite enfance à regarder autour d'elle... Elle femblait alors écouter fon ange gardien, car nos bonnes penfées viennent d'en haut, & notre petite fœur, en admirant les belles choses, fe rappelait toujours qu'elles avaient été créées par le bon Dieu.

Pourquoi?... C'eft ce que l'ange lui difait

— Vois tu le fleuve, Jeanne, ce grand chemin limpide qui marche à travers la campagne ? il porte aux autres pays le bois de vos forêts qui vous est inutile, et vous rapporte, en échange, les chofes dont vous n'avez pas affez. Il eft le réfervoir où la Providence puife la rofée qui rafraîchit les fleurs, & les pluies abondantes qui fécondent les champs; il eft le réfervoir où ta mère Ifabelle vient chercher de l'eau bien fraîche quand fes petits enfants ont foif; c'est aufli dans le fleuve qu'elle trempe & frotte vos habits pour vous rendre beaux le dimanche. Il y a des terres arides où ne coûle même pas un petit ruiffeau; ton pays est fertile, parce qu'un grand fleuve l'arrofe, tu dois en bénir Dieu !

Vois-tu, Jeanne, les beaux arbres qui fe dreffent fur les collines & dans la plaine? Partout ils étendent leurs bran-

ches comme pour attirer à l'ombre ceux que la chaleur accable; les oiseaux nichent dans leur feuillage, & grâce aux rameaux desséchés des sapins & des chênes, les hommes allument un bon feu qui leur permet tout l'hiver de se passer du soleil.

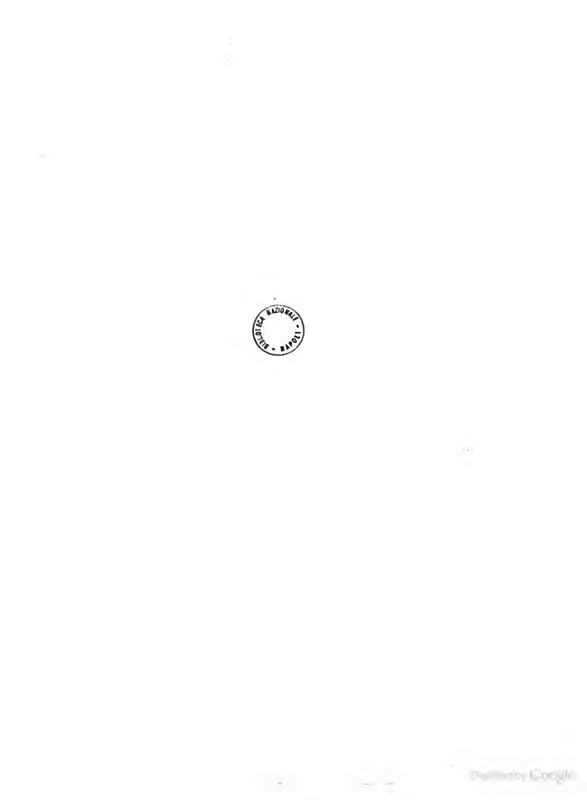
Vois-tu, Jeanne, les bonnes bêtes qui paissent autour de nous? Le gros bœuf aide le laboureur, le mouton se laisse tondre, & l'on file de chauds habits avec sa laine.

Vois-tu, Jeanne, les fleurs qui s'épanouissent dans l'herbe & sur les plus hautes branches... elles enveloppent les fruits, elles sont délicates, variées, gracieuses, éclatantes, elles sont belles, enfin! Belles, c'est-à-dire qu'elles vous charment, que vous les admirez & que vous les aimez; les vertus, ma petite Jeanne, sont les fleurs des âmes!








BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

LE LEVER DU SOLEIL

21.

Jeanne obéiſſait toujours à ſa mère.

Quand Iſabelle voyait l'aube éclairer ſa chambre, elle appelait Jeanne, & celle-ci, ſans même ſe frotter les yeux, ſautait hors du lit & s'habillait au plus vite.

Bientôt elle partait pour le grand pré où elle inſtallait ſon troupeau ſous la garde du chien; puis elle montait ſur la colline.

Qu'il faiſait bon là-haut !

L'air était si pur, la ſolitude si complète, qu'il ſemblait à Jeanne être ainſi plus près du ciel. La plate-forme de la colline était devenue ſon oratoire & la groſſe pierre qui bornait le champ de blé lui ſervait de prie-dieu.

Elle y reſtait plus longtemps qu'il ne fallait pour dire le *Pater* & l'*Ave* de ſon oraiſon matinale, mais Jeanne ſavait que la prière eſt une élévation de notre âme vers Dieu pour l'adorer, le remercier, lui demander pardon de nos fautes & ſolliciter les choſes dont nous avons beſoin; auſſi

notre petite fœur ne fe laffait-elle jamais de parler au Créateur de toutes chofes.

Tandis qu'elle lui demandait une bénédiction pour ce nouveau jour avec la grâce d'en bien remplir toutes les heures, Jeanne voyait l'horizon f'illuminer en rofe, la brife f'attiédiffait, les pâquerettes, encore fermées, fe dreffaient entre les herbes, et l'alouette, pouffant un cri joyeux, battait des aîles et montait au ciel... C'était le signal...

Jeanne quittait la groffe pierre, reprenait fa houlette, &, non fans fe retourner fouvent pour voir le foleil éclater en gerbes éblouiffantes, notre petite fœur allait accomplir fon devoir de chaque jour.






NAPOLI


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI


SA CHARITÉ
IX
Elle ne blâmait person
était bienveillante et affectueu
pour tout le monde, et portait par
tout où elle le pouvait les secours
et les consolations...
telle était sa charité pour les pau
vres qu'elle ne se bornait pas à
leur procurer un asile chez ses pa
rents et ses amis, mais que souvent
elle leur prêta son propre lit et cou
cha elle-même à terre.


NAPOLI


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

ELLE REÇOIT UN PAUVRE PÈLERIN.

22.

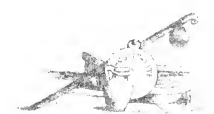
Elle aimait les pauvres.

Les pauvres du temps de Jeanne étaient encore plus malheureux que les pauvres gens d'aujourd'hui : alors il n'y avait plus un coin de la France où l'on pût dormir en paix, la guerre était partout. Et la guerre, mes enfants, c'eſt la démolition des ſolides chaumières que les payſans bâtiſſent pour abriter leur famille, leur charrue & leurs bestiaux contre la tempête & le froid. La guerre, mes enfants ! c'est une hardie voleuſe qui vide les greniers et les bourſes, tant qu'il ne reſte plus de ſuperflu au riche pour ſes charités, ni de pain quotidien au pauvre.

La guerre ! Ah, malheureux ſurtout était le voyageur qui la rencontrait ſur ſa route ! Au bout d'une journée de fatigue, hériſſée de périls, c'était la guerre qui devançait le pèlerin dans les hôtelleries, & pour éveiller la défiance contre l'inconnu, elle murmurait, à son approche, le mot d'eſpion ou de traître. Il était mal reçu, & ſouvent, dans

les villages où il n'y a guère de lits inutiles, le pélerin couchait à la belle étoile.

A Domremy, du moins, il trouvait toujours un afile sous le toit de Jacques d'Arc. Notre petite fœur avait obtenu de fes parents la permission de guetter les pélerins fur le pas de la porte pour leur offrir la moitié de fon fouper & fa pauvre chambrette. Elle eft heureuse ce foir, car un bon vieillard lui doit une nuit tranquille: elle l'a débarraffé de fa besace & de fon manteau, elle lui a lavé les pieds & les mains, elle lui a donné à boire & à manger, puis, après avoir falué fon hôte d'un refpectueux bonfoir, Jeanne eft allée dormir, entre les deux portes, fur une botte de paille ; car, le vieux pélerin eft couché fur fon petit lit.




Digitized by Google

ELLE VEILLE SIMON MUSNIER.

23.

Simon Mufnier était un petit orphelin que le fermier voifin de Jacques d'Arc avait pris chez lui pour garder fes moutons.

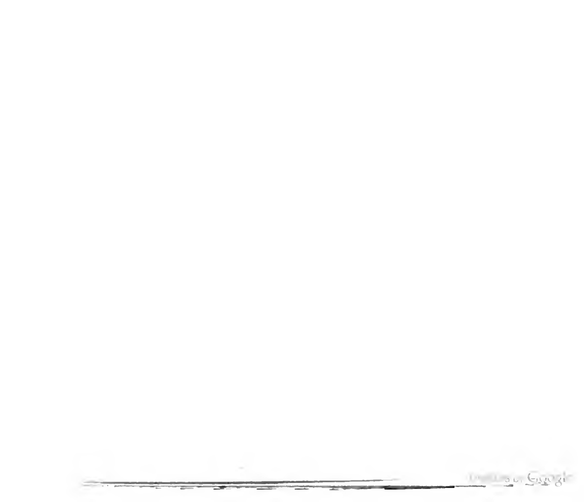
Depuis le matin jufqu'au foir, notre petite fœur le rencontrait fouvent ; ils travaillaient & famufaient enfemble plus fouvent qu'avec les autres enfants du village & jamais on ne vit deux meilleurs camarades que Jeanne & Simon.

Un jour, Simon Mufnier tomba malade, fi gravement qu'il ferait mort fans le dévouement de fa petite amie.

« Oh ! que j'étais défolé, — racontait-il dans fes vieux » jours — quand ce matin-là je ne pus me lever du tas » de paille où je dormais au fond de l'étable de mes mou- » tons ! Il faifait noir, il fentait mauvais autour de moi & » je tremblais la fièvre fous ma couverture déchirée. La » fervante de la ferme m'apporta la foupe à midi, en me » difant d'attendre avec patience, que le Frère Jean Paf- » querel, qui favait guérir, pafferait bientôt à Domremy. » La nuit vint, & le Frère ne paffa pas. J'avais peur, j'avais » bien mal, & je me pris à pleurer car je me crus aban- » donné du ciel, quand tout à coup je vis briller une » lueur... c'était la lanterne de Jeanne. Ma petite amie me » veilla cette nuit, & tout le temps que je fus malade elle » me foigna comme une mère foigne fon petit enfant. » Quand je lui difais : ô Jeannette, qu'est-ce que j'ai fait

» pour être ſi pauvre, que je n'ai pas d'autre lit que celui » de mes bêtes? Elle me répondait : ce n'eſt pas une » honte, Simon, au contraire, car le petit Jéſus avait un » pareil berceau. — Oui, mais il avait une bonne mère, » Jeannette, & moi ? — C'eſt vrai, répondait Jeanne, mais » les mères qui ſont mortes veillent encore ſur leurs en- » fants ; c'eſt la tienne qui m'envoie à ſa place, mon bon » petit Simon... & toujours ſa douce voix parvenait à me » conſoler. Elle en a guéri bien d'autres que moi, mais » aucun ne lui a gardé plus de reconnaiſſance que le petit » paſteur Simon Muſnier. »







ELLE NOURRIT LES AFFAMÉS.

24

La famille des pauvres gens que Jeanne d'Arc vient confoler & nourrir, n'eſt pas une troupe de mendiants.

Hier encore, ils travaillaient tous dans une grande maifon du village qui brûle là-bas. L'aïeule filait fa quenouille en racontant des hiſtoires; la jeune mère balançait du pied le berçeau de fon plus petit enfant, tandis qu'elle habillait les deux autres, le grand'père, appuyé fur fa petite fille, allait tailler fa vigne; la fœur aînée qui fe croife les bras & fanglotte dans un coin, était la plus active de la ferme; & le brave garçon appuyé contre l'arbre était aux champs avec le père de famille (celui qui manque à la réunion des pauvres défolés, celui qu'on a tué parce qu'il défendait fon bien); ils étaient aux champs, & fiers de la récolte prochaine, ils fe difaient : « Grâce à Dieu, les blés font beaux, nous en aurons beaucoup & les gâteaux de la fête feront en fine fleur de farine! »

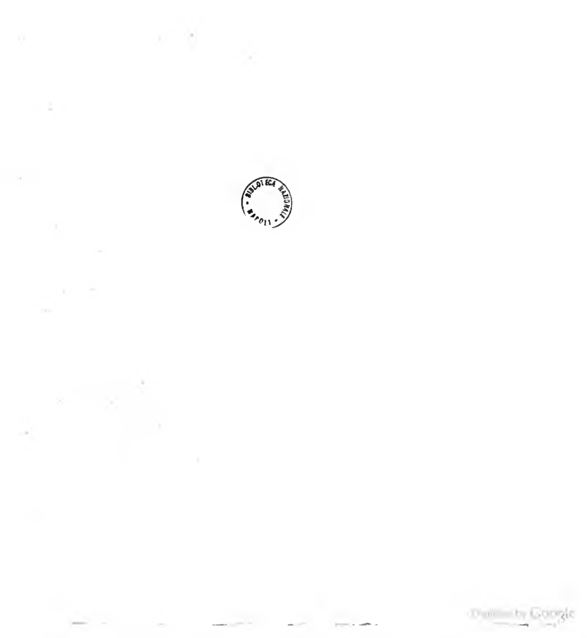
Depuis hier, une troupe anglaife a traverfé le pays, écrafant les épis jaunes qu'on devait moiffonner demain. Les étrangers ont bu & mangé tout ce que la Providence avait donné aux pauvres gens du village. La famine & l'incendie marchent avec la guerre.

Les habitants de Domremy ont appris le défaftre de leurs voifins ; ils font bien miférables auffi, mais ils imiteront notre petite fœur qui donne toujours la moitié de fon pain, & c'eft Jeanne qui portera dans fa hotte tout ce qu'il faut pour rendre la force aux pauvres affamés.

Demain, bonnes gens de Domremy, ce fera votre tour d'être victimes de la guerre & Dieu vous rendra dans Neufchâteau l'afile & la nourriture que vous donnez aujourd'hui à vos frères de Greux.







ELLE INSTRUIT LES PETITES FILLES DE DOMREMY.

25.

Notre petite fœur était toujours pieufe, active & bonne, ce qui n'empêchait pas quelques-unes de fes compagnes de fe moquer d'elle & de la contrarier.

— Que tu es ennuyeufe, Jeanne, on ne peut jamais bien f'amufer avec toi!

— Menjète! ofes-tu dire cela quand nous avons couru fi loin dans la prairie ce matin!

— Oui, par-ci, par-là, tu veux faire une partie; mais quand je t'appelle, combien de fois me réponds-tu: Je ne peux pas, Menjète, merci, amufe-toi bien.

— Eh! quand il faut que je garde la maifon, ou que je termine mon fufeau, ou que je faffe la foupe?...

— Bah! on fe dépêche, ou bien on fe fauve avant que mère Ifabelle ne donne une tâche. Va! je fais que tu as encore d'autres raifons. Et la maligne Menjète se tournant vers le groupe de fes amies: Vous faurez, mes chères, que Jeanne d'Arc eft toujours en prières comme une fainte du paradis & qu'elle préfère caufer avec les ftatues de l'église qu'avec nous.

Notre petite fœur rougiffait alors en répondant: Il n'y a pas de quoi rire, Menjète, tu fais bien qu'il faut fervir le bon Dieu avant tout & que lui feul...

— Quand on fait des fermons, on monte en chaire, cria un jour Menjète.

— C'eſt cela, dit Jeanne avec un bon ſourire, puiſque vous m'étouffez en vous ſerrant de ſi près autour de moi, je monte ſur le banc, & je vais vous redire les belles choſes que Frère Jean Paſquerel nous fait apprendre pour que neus soyons aimées du bon Dieu.

Menjète fut touchée de cette cauſerie ſérieuſe ; elle devint la meilleure amie de Jeanne & notre petite ſœur ne remonta plus ſur le banc, car ſon exemple ſuffiſait aux enfants de Domremy pour les rendre douces & obéiſſantes.






Digitized by Google

ELLE SOIGNE LES BLESSÉS.

26.

Les pauvres soldats tués loin de la France sont bien à plaindre, mais peut-être il est encore plus horrible de mourir sur le champ qui nous a nourris. Combien de fois un homme est-il tombé mourant sur la terre où il pouvait vivre heureux, & se rendre utile à ses frères. Hélas ! du temps de notre petite sœur, les troupes armées qui pillaient notre pays, laissaient toujours derrière elles des monceaux de gens mutilés. Ils ne se relevaient plus, & restaient là, morts ou gémissants, perdus au milieu de la plaine, sans que personne songeât aux vaincus. Oh si ! dans notre

pays, quelqu'un fongeait aux mifères du champ de bataille; quelqu'un prêtait l'oreille au moindre foupir que le vent apportait de la plaine ; quelqu'un ne craignait ni l'épée des Anglais, ni la vue des agonisants ; ce quelqu'un, c'était notre petite sœur.

Jeanne d'Arc avait mis dans fa panetière du linge, de l'huile, du vin, & rien ne la retenait quand elle entendait crier : « Au secours! » Cependant la pauvre petite ne pouvait voir fans pleurer les trous fanglants & les membres déchirés qu'elle favait fi bien guérir.

— Pourquoi ces méchants Anglais, ces mauvais Bourguignons nous font-ils tant de mal ? difait-elle chaque fois.

Mais elle le difait bas, car il y avait là des hommes qui lui demandait grâce dans une langue étrangère ; & Jeanne, pieufe autant que bonne, foignait les gens de France et leurs ennemis avec la charité d'une petite fille de Dieu, qui fait bien que les hommes font frères.










EN FAMILLE.
X.
Plus tard sa mère
l'employa davantage
à la maison et elle
était fort habile à
filer et à coudre.


NAPOLI


BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

ELLE GARDE SA PETITE SŒUR.

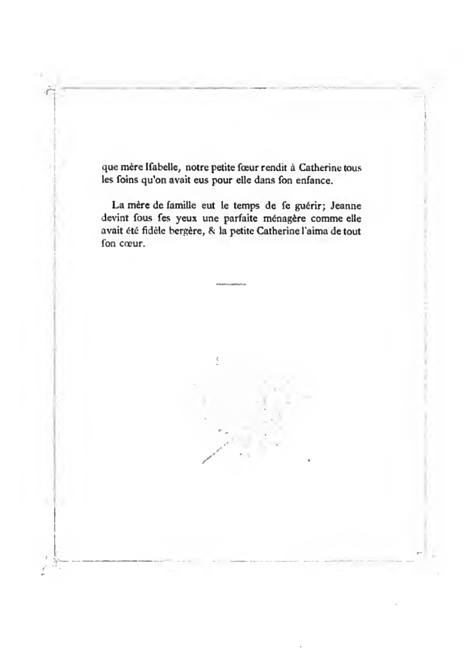
27.

Jeanne grandit ainfi pendant longtemps au milieu de fon troupeau qu'elle gardait à l'ombre des chênes & fur les bords du fleuve; les oifeaux & les pauvres, les bleffés & les anges étaient toujours fes meilleurs amis. Pour leur rendre fervice ou leur parler à l'aife, elle était heureufe de quitter chaque matin la maifon de Domremy; mais il arriva qu'un foir, en y rentrant, Jeanne trouva dans fon ancienne barcelonnette un petit être plus joli que les oifeaux, plus infirme que les bleffés, qu'il fallait habiller & nourrir avant les pauvres; cette petite créature était un ange, elle pleurait & il fallait peut-être la confoler d'avoir quitté le ciel.

— Viens, mon enfant, viens voir ta petite fœur, lui dit fa mère Ifabelle; je fuis faible & malade, ma bonne Jeanne, tandis que tu deviens grande & forte. Voudras-tu me remplacer auprès de notre Catherine?

— Oh! oui, mère, que Dieu vous guériffe & qu'il foit béni! répondit Jeanne.

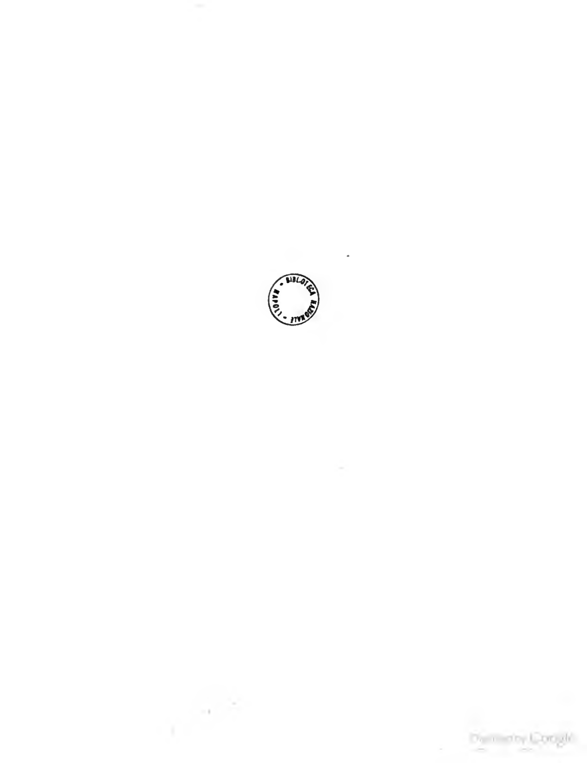
Depuis ce jour, tout en f'occupant du ménage, car elle balayait la grande chambre & préparait le fouper auffi bien



que mère Ifabelle, notre petite fœur rendit à Catherine tous les foins qu'on avait eus pour elle dans fon enfance.

La mère de famille eut le temps de fe guérir; Jeanne devint fous fes yeux une parfaite ménagère comme elle avait été fidèle bergère, & la petite Catherine l'aima de tout fon cœur.




BIBLIOTECA
NAPOLI

ELLE APPREND A COUDRE ET DEVIENT LA PLUS HABILE DU VILLAGE.

28.

Catherine fommeille & tout eft en ordre dans la maifon de Domremy. Jeanne apporte à fa mère la corbeille pleine d'ouvrage, mais avant de f'affeoir auprès d'Ifabelle notre petite fœur jette un regard par la fenêtre & fe prend à foupirer.

— Le temps eft beau, dit-elle, voilà nos hommes qui f en vont faner aux champs. Pourquoi faut-il que nous reftions au logis ?

— Pour travailler, ma fille.

— Mais je travaillerais auffi bien que Louis & Joseph, & je ferais plus heureufe là-bas au grand foleil qu'au fond de cette chambre, ma bonne mère.

— Non, ma petite, le travail de la terre eft trop dur pour toi ; il eft fait pour ton père & tes frères qui font plus forts que nous Regarde la pauvre Mauviette ton amie ! Depuis le départ de fes coufins qui font routiers au fervice du fire de Baudricourt, fon oncle qui eft un avare, l'oblige à travailler aux champs, & tandis que Mauviette, en s'y fatiguant, dépérit à vue d'œil, la chaumière de l'oncle eft un vrai taudis & fes vêtements tombent en lambeaux. Laiffons aux hommes la befogne faite pour eux, ma petite, & tâchons de bien accomplir la nôtre.

— Ah ! Mère, les choses les plus difficiles font les plus belles & j'aimerais mieux faire de belles choses.

— Ce qui eſt beau, Jeanne, c'eſt de rendre heureux ceux qui nous entourent. Si nous avons beſoin de blé pour nous & d'herbe pour nos bêtes, nous avons autant beſoin de ſoupe & de chauds vêtements ; & pour que la famil'e ſoit heureuſe dans la maiſon que le père a péniblement bâtie, ne vois-tu pas, ma petite, que quelqu'un doit y reſter en la ſoignant? Tout va bien au logis depuis que tu reſtes auprès de moi; Pierre ne vagabonde plus ; il revient juſte à l'heure pour manger la ſoupe que tu lui prépares avec ſoin ; & l'on dit au village que nos habits de travail ſont auſſi beaux que ceux du Dimanche, parce qu'il y a chez nous une ouvrière de plus.

Jeanne a compris ſa mère ; auſſi, depuis qu'elle aime la couture, ſon ouvrage eſt-il mieux fait que celui de toutes les filles de Domremy.







SA PROMESSE AU SONNEUR DE L'ANGELUS.

29.

— Hé! Perrin.

— Qu'eſt-ce qu'il y a, ma petite Jeanne?

— Vous avez encore oublié de ſonner l'Angelus hier ſoir.

— Qu'eſt-ce que cela te fait, petite ? » répondait le gros ſonneur; puis il paſſait ſon chemin en hauſſant les épaules, car il n'aimait pas à rencontrer les yeux ſévères de Jeanne qui lui rappelaient ſon devoir.

— Cela me fait une grande peine, maître Perrin, dit un jour notre petite ſœur en ſe penchant à ſa fenêtre, voulez-vous ſavoir pourquoi ?

— Oui, répondit le gros ſonneur. Il ſ'arrêta devant elle & Jeanne reprit :

— Eſt-ce que vous aimez les cloches, maître Perrin ?

— Certes non, petite, elles ne ſervent qu'à me déranger.

— Vous ne parleriez pas ainſi, maître Perrin, ſi vous gardiez les moutons du matin au ſoir, tout ſeul, auprès du bois chenu. Pour moi, quand je quittais autrefois le village au ſon de l'Angelus, il me ſemblait entendre une voix divine qui ſouhaitait à la terre le bonjour du ciel ; à ce bruit, tout ſ'éveillait & gazouillait ſa prière ſur ma route, & je priais l'archange Gabriel de ſaluer en mon nom la Reine du paradis A midi, la cloche me criait : « Repoſe-toi, Jeanne, & remercie ton Créateur, car il fait luire ſon ſoleil ſur les bons & ſur les méchants. » Alors je m'agenouillais

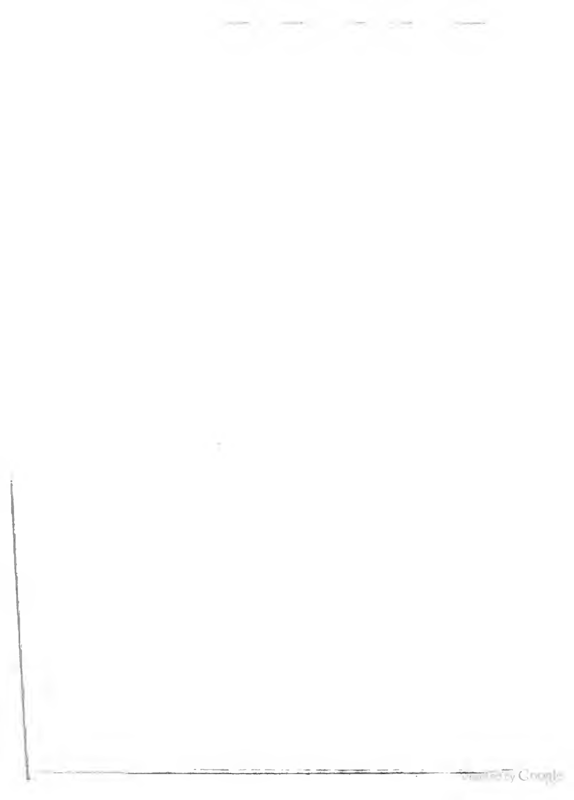
humblement, à l'exemple de la Sainte-Vierge, en répétant après elle que j'étais la petite fervante du Seigneur, toute prête à accomplir fa fainte volonté. Le foir!... ô maître Perrin, c'eft furtout le foir qu'il faut bien fonner l'Angelus, car on attend fa voix fonore avec impatience, là-bas, au fond de nos campagnes. Elle me difait autrefois : « Il eft tard, Jeanne, viens embraffer ta mère & viens dormir!... » Elle me dit encore : « A genoux, Jeanne, & penfe au Sauveur! » Quand cette voix eft muette, il me femble que le ciel m'oublie; comprenez-vous ma peine, maître Perrin ?

— Pas poffible! mes cloches te difent d'auffi belles chofes, ma petite ? en ce cas, je mériterais bien un verre de vin de plus que les fonneurs des autres villages.

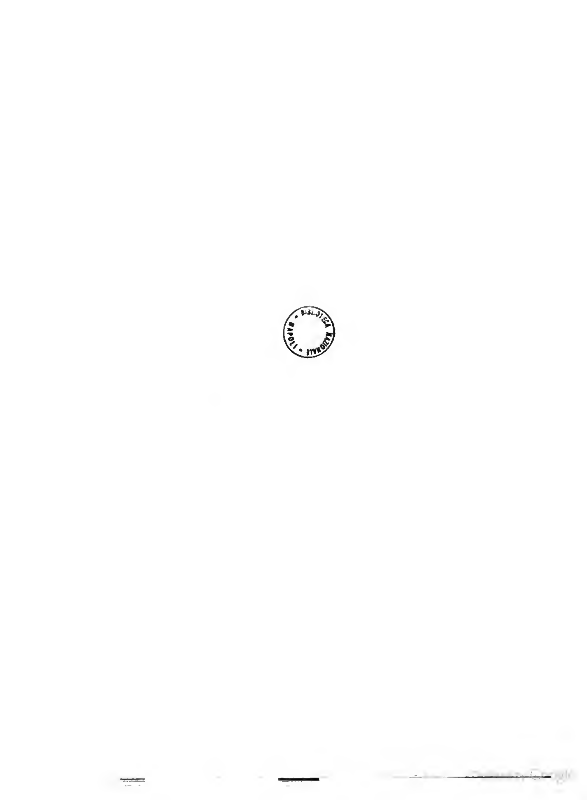
— Eh bien, voulez-vous faire un marché avec moi, maître Perrin ? Je me lèverai plus tôt, je me coucherai plus tard & je vous filerai chaque femaine un bel écheveau pareil à celui-ci..... mais vous n'en boirez pas tout l'argent, mon bon maître Perrin ?

— Et je n'oublierai pas de faire chanter l'oifeau du clocher, c'eft dit, petite... tu feras contente de moi.








BIBLIOTECA
NAZIONALE
NAPOLI


XI


NAPOLI


BIBLIOTECA
NAZIONALE
NAPOLI

ADMIRATION DE JEANNE D'ARC POUR LE FIRMAMENT.

30

Aux derniers ſons de l'Angelus du ſoir, quand le jour baiſſait dans la chaumière de Jacques d'Arc, notre petite ſœur ſuſpendait ſon fuſeau, apprêtait la table du ſouper, & graviſſant une colline derrière la maiſon de ſon père, elle allait ſe repoſer ſur la liſière du bois.

Alors Périne diſait à Menjète :

— Sais-tu pourquoi Jeanne ſ'en va loin de nous, au lieu de venir cauſer avec les filles du village ſur les marches de nos portes ?

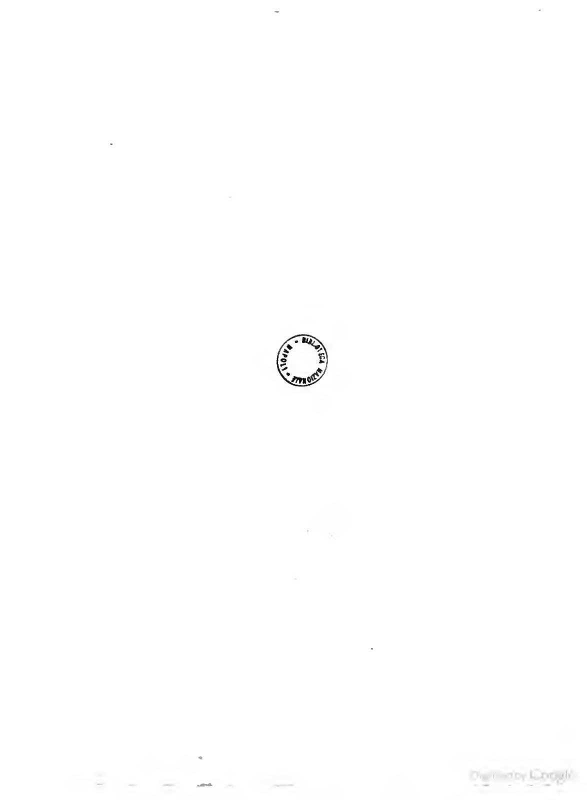
— C'eſt ſon idée, répondait Menjète, qui ne comprenait pas toujours très-bien notre petite ſœur.

Cependant, Jeanne lui avait dit plus d'une fois :

— Que le ciel eſt beau, Menjète! Viens! Nous l'admirerons enſemble & nous cauſerons du paradis.

— Bah ! c'eſt tout de ſuite vu ! répliquait Menjète ; d'ailleurs, je ne ſais pas ce qu'il y a derrière les étoiles.

— Ni moi non plus, & c'eſt dommage, penſait Jeanne en regardant la ſombre immenſité du ciel qui s'embelliſſait à meſure que la nuit attriſtait la terre, pourtant j'aime à voir tous ces grains de lumière jetés dans le ciel comme on ſème le blé dans nos champs. Et dire que ce ſont autant de ſoleils ! Oui, frère Paſquerel nous le diſait encore hier en expliquant l'Aſcenſion de Notre-Seigneur. Oh ! quand pourrai-je, à mon tour, ſuivre la route éblouiſſante qui mène au pays de Notre-Seigneur, des anges & des ſaints !






BIBLIOTECA
NAZIONALE
NAPOLI

SAINT MICHEL LUI APPARAIT.

31.

C'était un jour d'été vers l'heure de midi.

Iſabelle Romée, Jacques d'Arc & leurs enfants étaient reſtés dans la chaumière pour dîner à l'abri de la grande chaleur, & Jeanne les ayant ſervis, ſortit de la maiſon pour dire ſon *Angelus* en plein air, car elle aimait la ſolitude. Notre petite sœur fit alors quelques pas à droite, afin de s'agenouiller en face de l'égliſe dont on apercevait le clocher par deſſus le petit mur du jardin. Jeanne regardait le ciel plus pur & plus éblouiſſant qu'elle ne l'avait jamais vu, non, jamais, même dans ſes rêves, & pourtant elle ne rêvait pas : elle tenait le ſarcloir, elle entendait Pierre & Louis rire & cauſer en mangeant dans la grande ſalle, elle touchait la maiſon de ſon père ; elle voyait... Mais non, ce qu'elle voyait en cet inſtant n'était pas ordinaire....

Le ſoleil ſemblait luire au-deſſus de Jeanne, car la lumière qui grandiſſait autour d'elle lui cachait toute la nature en l'enveloppant de ſes rayons. Alors elle entendit une voix qui diſait :

— Jeanne, fille de Dieu, fois bonne & fage.

Comme elle ne voyait encore perfonne, elle eut grand'-peur ; mais la voix continuant :

— Sois fidèle à tes prières ; va fouvent à l'églife, & fais ce que tu dois.

Or, dans la clarté qui croiffait toujours, Jeanne vit celui qui parlait : il portait des ailes & il était accompagné des anges du ciel.






NAPOLI



IL LUI EXPLIQUE LE CREDO.

32.

On n'apprenait pas grand-chofe aux enfants de cette époque-là, & pourtant il fallait que notre petite sœur devînt favante pour défendre un jour la caufe de notre pays. Mère Ifabelle n'avait pas le loifir d'expliquer à Jeanne tout ce qu'elle voulait favoir, & je ne fais pas fi dans notre malheureux pays où l'on fe battait, où l'on fe tuait fur tous les chemins, on pouvait faire des cathéchifmes auffi bien fuivis que ceux de notre temps ; toujours eft-il que saint Michel fut envoyé à notre petite sœur pour lui enfeigner tout ce qu'elle devait connaître.

Qu'eft-ce qu'un ange peut enfeigner ?

Ce qui nous apprend à devenir meilleurs.

— Jeanne, que répondrais-tu fi l'on te demandait : Qui eft Jéfus-Chrift ?

— Je dirais : C'eft Dieu lui-même, auffi grand, auffi parfait que fon Père. Il eft venu parmi les hommes qui ne l'ont pas connu, parce qu'il était doux, humble & pauvre.

— Pourquoi n'eft-il pas venu glorieux, fort & puiffant ?

— Parce que fon royaume n'était pas de ce monde.

— Mais il a fouffert fous Ponce-Pilate, il a été crucifié, ne pouvait-il donc vous fauver fans fouffrir ?

— Il voulait nous fortifier par fon exemple ; d'ailleurs il nous aimait ! Il nous aima jufqu'à la mort, & il fut enfeveli...

— Et maintenant, où eft-il ?

— Maintenant, il refte parmi nous auffi bien qu'il règne dans le ciel, puifqu'il nous l'avait promis.

— Sais-tu comment Jésus-Chrift a tenu fa promeffe ?

— Oh oui ! car il defcend fur l'autel à la voix du prêtre, il eft au milieu de nous quand nous fommes plufieurs affemblés en fon nom, il nous parle quand nous écoutons les fucceffeurs des apôtres, c'eft lui qui nous inftruit & nous encourage par leur voix.

— C'eft bien, ma fille, car tu crois à la fainte Églife inftituée par Jéfus-Chrift pour que les hommes connaiffent Dieu & f'aiment entr'eux.

— Eft-ce que les Anglais & le duc de Bourgogne font partie de l'Églife ?

— Oui, Jeanne, ils font baptifés comme toi.

— Alors pourquoi nous font ils tant de mal ?

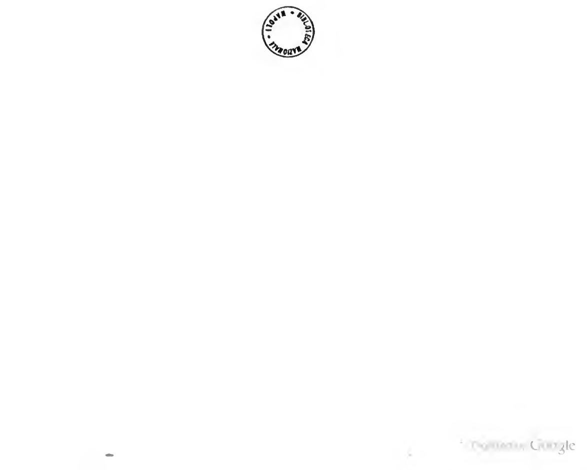
— Parce qu'ils n'écoutent pas l'enfeignement de l'Églife.

— Pauvre Églife ! à quoi donc fert-elle ?

— Elle prépare des faints, c'eft-à-dire des hommes qui font du bien fur la terre, quoiqu'on les faffe beaucoup souffrir, mais qui deviennent ainfi plus dignes d'être éternellement heureux.

Or, chaque fois que l'ange difparaiffait après avoir ainfi parlé de Dieu à notre petite sœur, elle défirait de plus en plus gagner fa part de la vie éternelle.


NAPOLI



IL LUI RÉVÈLE SA MISSION.

33.

Jeanne d'Arc ne rêvait plus ; & quand elle reçevait maintenant un vifiteur du paradis, elle le voyait de fes yeux & le reconnaiffait de loin à fa voix. Quelquefois en revenant d'accompagner Catherine dans le grand pré, où elle gardait à fon tour les moutons du village, il arrivait à notre petite sœur de f'affeoir près de la fontaine & d'y attendre une des faintes ou l'un des anges qu'elle aimait. Si les bienheureux amis tardaient à paraître, Jeanne priait Dieu de les lui envoyer, & bientôt, affife aux pieds de faint Michel, de fainte Catherine ou de fainte Marguerite, notre petite sœur écoutait leur douce voix qui lui parlait du ciel.

Ils f'entretenaient auffi de la terre... Mais alors, Jeanne pleurait fans fourire, & les beaux vifages des faintes pâliffaient de trifteffe au milieu de leurs auréoles. C'eft que, depuis le jour où la reine Ifabeau avait dit au roi d'Angleterre « Vous ferez roi de France » il y avait grande pitié parmi les hommes de notre pays. Ils étaient fi miférables que pour échapper aux foldats anglais, français & bourguignons qui les maffacraient dans les campagnes, ils cour-

raient ſe réfugier dans les villes où ils mouraient de faim ; les plus déſeſpérés ſe ſauvaient dans les bois, ils y devenaient bientôt auſſi méchants que les routiers ordinaires, & notre belle France n'était plus qu'un champ de bataille où l'on ſ'égorgeait en famille comme de vraies bêtes féroces.

— Dieu veut-il que nous périſſions tous ? demandait Jeanne aux céleſtes amis qui lui racontaient les miſères du pauvre peuple.

— Dieu veut ſauver la France, Jeanne, lui répondit un jour ſaint Michel.

— Et comment cela ſe fera-t-il ?

— Tu iras au ſecours du Dauphin & tu lui rendras ſon royaume.

Jeanne, effrayée, tombant ſur ſes genoux, répondit tout en pleurs :

— Meſſire, je ne ſuis qu'une pauvre fille, je ne ſaurais chevaucher ni conduire les hommes d'armes.

Mais ſaint Michel répliqua :

— Va trouver Robert de Baudricourt, il te donnera des gens d'armes qui te conduiront juſqu'à Orléans & tu feras lever le ſiège de cette bonne ville. Ne pleure pas, fille de Dieu, ait bon courage car nous te protégeons.

Jeanne crut à la parole de l'ange, mais elle garda tout au fond de ſon cœur le ſecret de ſa divine miſſion.





SA PREMIÈRE COMMUNION.

34.

Petits frères de Lorraine, quand vous ferez votre première communion, vous ne ferez plus des enfants ; il faudra vous préparer à devenir des hommes & des femmes utiles, des femmes & des hommes capables de fervir Dieu dans la richeffe & dans la pauvreté, dans la fouffrance comme dans la joie. Et ce n'eft pas chofe facile. Voilà pourquoi le bon curé de Domremy avait dit aux enfants de fon village :

— Que tous ceux qui font affez grands pour comprendre leur faibleffe & l'amour de Jéfus-Chrift viennent communier à la prochaine fête de Pâques.

Jamais le beau jour de la réfurrection ne parut auffi fplendide à notre petite sœur que l'année de fa première communion.

Comme elle fortait de l'Églife, fon amie Haumette, qui venait de f'agenouiller à côté d'elle à la fainte table, lui prit le bras & fe mit à la queftionner.

— Pourquoi pleurais-tu fi fort à la meffe, Jeanne ? Moi, quand je fuis heureufe, j'ai befoin de rire, de chanter & d'embraffer tout le monde.

— Mais je veux bien t'embraſſer auſſi, lui dit Jeanne en la ſerrant dans ſes bras, car je t'aime plus qu'hier, ma bonne Haumette; ſi je pleure, c'eſt parce que je penſe que tous les chrétiens ne ſ'aiment pas comme nous.

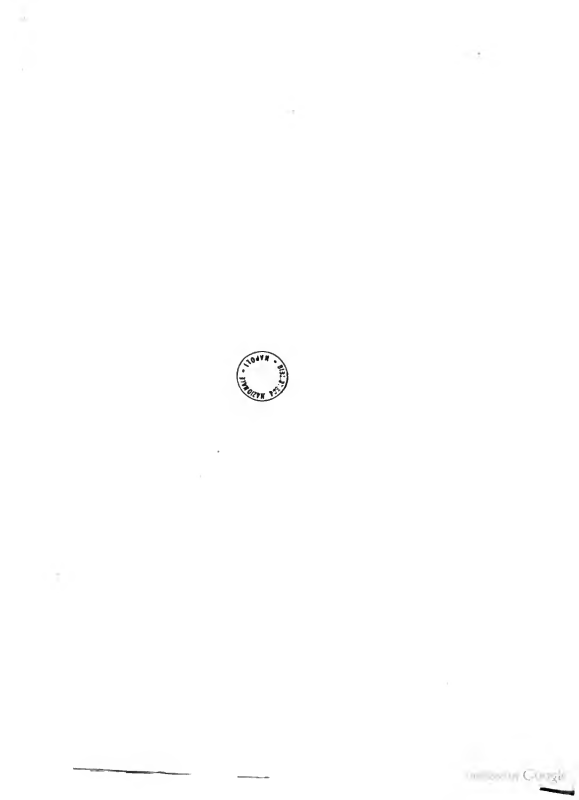
Eh bien, Jeanne, on devrait faire communier tous les Anglais & les Bourguignons avec les gens de France, alors comme ils nous aimeraient, ils n'oſeraient plus nous battre & retourneraient dans leur pays.

— Ce ſerait trop difficile, Haumette, il vaudrait mieux commencer par réconcilier enſemble les gens de notre pays; ſ'ils recevaient tous Notre-Seigneur, ils ſ'aimeraient les uns les autres & ſ'uniraient contre les voleurs & les meurtriers. En mon Dieu! qu'ils communient tous & ils feront comme je te le dis!

— Hélas, oui, Jeanne! mais les gens de guerre ne penſent pas comme toi.


SON DÉPART
XII.


NAPOLI



L'ANGE LUI ORDONNE DE PARTIR.

35.

— Jeanne, il faut partir.

— Déjà! mon Dieu, déjà! Mais que fait donc le Dauphin Charles au lieu de regagner fa demeure ?

— Il f'amufe comme un enfant; va lui apprendre à être un homme.

— Mais les faints évêques, les fages prud'hommes qui l'entourent ne peuvent-ils lui donner un bon confeil ?

— Ils fe taifent ; Jeanne, c'eft à toi de parler.

— Mais ces grands chefs de guerre dont les gens d'armes nous racontent les victoires, ne fauveront-ils pas Orléans ?

— Il faut de vaillants foldats aux chefs de guerre pour gagner des batailles, hélas ! Et il faut être homme, & homme de cœur pour former des foldats vaillants & difciplinés. Il faut furtout aimer la terre de France pour la délivrer & ceux qui n'ont pas fu la défendre ne l'aimaient pas !

— Mais les hommes de guerre voudront-ils me fuivre ?

— Quand tu porteras hardiment ta bannière, ils marcheront.

— Mais le dauphin Charles voudra-t-il me croire ?

— Il fe fera un beau figne pour qu'il reconnaiffe ta miffion & qu'il te faffe bon accueil.

— Il me croira ?

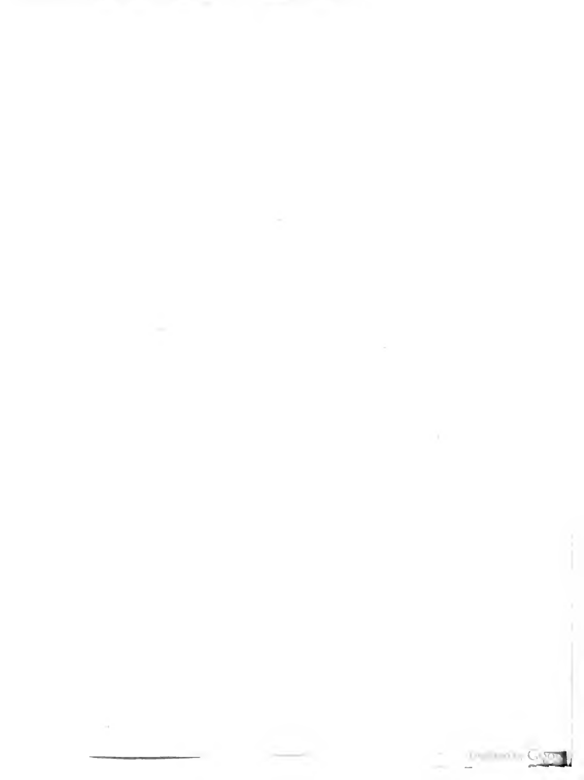
— Il te donnera des foldats & tous enfemble vous chafferez les Anglais.

— Et fi je meurs, vous & mes faintes, vous me conduirez dans le Paradis ?

— Nous te le promettons, Jeanne, allons, bon courage & lève-toi !











ELLE S'AGENOUILLE AU PIED DU LIT DE SES PARENTS.

36.

Et Jeanne f'eft levée...

Et ce matin, aux premières lueurs d'un jour d'hiver, elle eft venue bien doucement s'agenouiller au pied du lit de Jacques d'Arc & d'Ifabelle Romée.

Elle écarte les rideaux & les regarde dormir...

— Pauvre vieux père, bonne mère, ne vous éveillez pas encore! Dormez, car tout ferait perdu fi vous voyiez en ce moment votre fille; vous lui demanderiez pourquoi ces pleurs, ce bâton de voyage, & puifque vos menaces n'ont pu changer fa réfolution, vous lui parleriez de votre amour:

« — Jeanne, tu ne te fouviens donc plus de ton enfance? Rappelle-toi les inquiétudes, les careffes de ta mère, qui f'eft rendue malade à force de veiller aux befoins de fes enfants. Vois, comme elle eft pâle & faible; pourra-t-elle fupporter feule le poids du ménage? Et ton père, Jeanne, il eft vieux maintenant, il devient infirme, il ne fe confolait de ne pouvoir plus aller aux champs qu'en te retrouvant au coin du foyer; c'eft là qu'il va revoir ta place vide & ta cauferie joyeufe ne le fera jamais plus fourire. »

— Dormez ! il vaut mieux que Jeanne emporte votre baifer d'hier & votre filence d'aujourd'hui pour bénédiction. Dormez ! car Jeanne penfe à tout ce que vous pourriez lui dire & pourtant elle partira.

Oh ! vous lui pardonnerez fon départ quand vous apprendrez ce qu'elle a fouffert, vous lui pardonneriez de suite fi vous faviez ce qu'elle murmure auprès de votre lit :

— Père, mère, je vous aime, & pourtant je vous quitte pour toujours ! Dans toutes les autres chofes, votre fille vous a fidèlement obéi, mais je partirais également quand même je ferais la fille d'un roi, quand même j'aurais cent pères & cent mères, car mon Seigneur le veut.

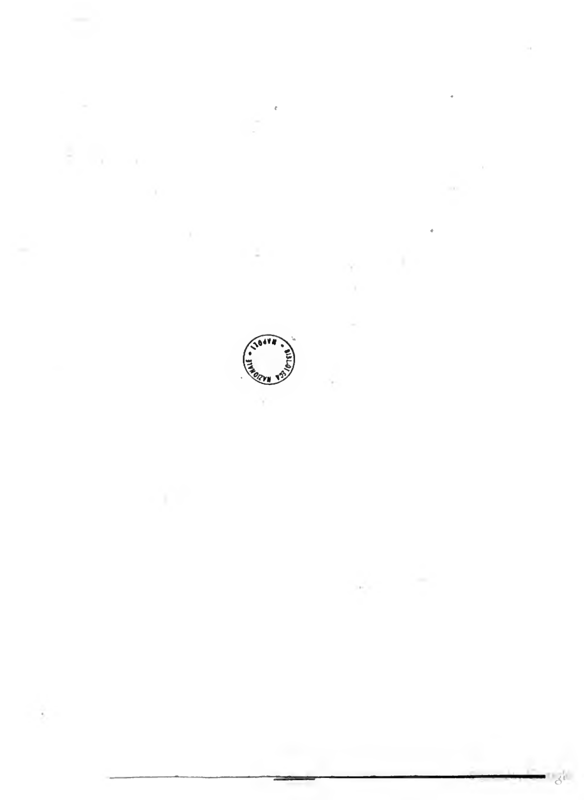
— Et quel est ton Seigneur, Jeanne ?

— C'est Dieu.









ELLE EMBRASSE SES FRÈRES.

37

— Allons, Pierre, du calme, difait Jofeph tout en déjeûnant ce matin-là ; ce n'est pas en criant contre les Anglais que tu feras repouffer le blé dans nos champs, ni que tu rebâtiras nos maifons.

— Non ! mais c'eft en tuant les voleurs que nous les empêcherons de recommencer.

— Oui, fi ce n'eft pas eux qui nous tuent ?

— Quelle honte ! Jofeph ; tu crains d'expofer ta vie pour donner la paix au pays ?

— La paix ! bah ! tu fais ce que c'eft que la paix, toi ?

— Non ! mais je le devine, & ce doit être le paradis fur terre ; voilà pourquoi j'en veux à nos hommes d'être timides comme des filles & de fe laiffer tondre comme des moutons au lieu de courir fus à l'Anglais.

— Bonjour, frères, dit alors Jeanne en entrant dans la chambre.

— Tiens ! petite Sœur, où vas-tu donc comme ça ?

— Je vais à Vaucouleurs.

— Toute feule ? demanda Pierre.

— Non, je prendrai en route l'oncle Laxart qui doit parler au ſire de Baudricourt.

— Et quand reviendras-tu ?

— Dieu le ſait ! Embraſſe-moi, Louis, ſoigne bien notre vieux père ; adieu Joſeph, & toi Pierre, ſi tu perds patience, viens me rejoindre.

— Eſt-ce que je trouverai de l'ouvrage là-bas ?

— Oui, car je vais faire une rude beſogne & pour la moiſſon qui ſe prépare, il faudra beaucoup d'ouvriers.









JEANNE D'ARC AU SEUIL DE SA PORTE.

38.

Que penſa le laboureur Guillemin lorſque ce jour-là, traverſant le village pour ſ'en aller aux champs, il vit la porte de la maiſon de Jacques d'Arc ſ'ouvrir & Jeanne en ſortir ſeule, avec ſon paquet & ſon bâton de voyage à la main ?

Il ſe dit peut-être : « Voilà la petite d'Iſabelle qui ſ'en va ſervir à la ville parce que le pain devient rare à la maiſon, ou bien : elle va vendre les écheveaux qu'elle a filés pendant l'hiver ; ou bien encore il ne ſe dit rien du tout, car la plupart du temps, on ne ſ'inquiète guère d'une pauvre payſanne que l'on voit un beau matin quitter ſon village & ſes parents.

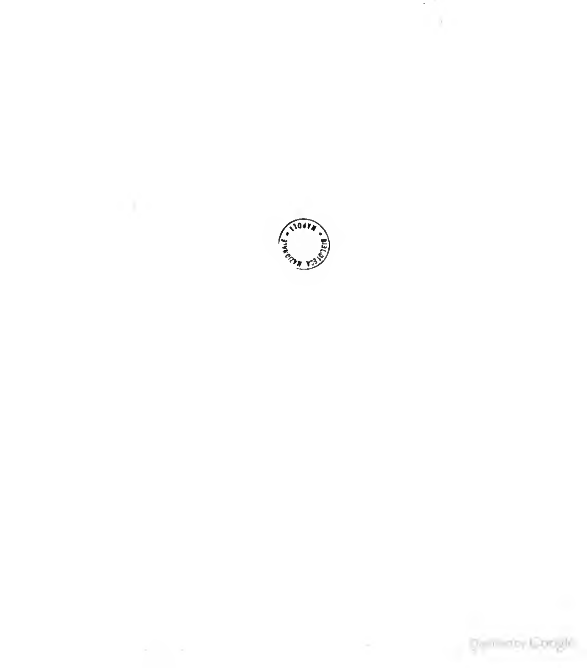
C'était une pauvre fille que Jeanne d'Arc !

Et pourtant un jour, brave Guillemin, vous vous rappellerez avec orgueil cet inſtant où elle vous dit : adieu voiſin, je vais à Vaucouleurs. Car cet adieu, c'eſt la dernière parole de Jeanne qui frappe l'air de Domremy.

Toi-même, Jeanne, penses-tu que cet adieu soit éternel? Non, sans doute, car pour t'armer à cette heure d'un courage surhumain, Dieu t'envoie l'ange de Tobie. C'est lui que tu vois là-bas sur la grande route, il est prêt, il t'appelle, Jeanne, il te guidera sûrement à travers les périls de la guerre, les injures du peuple & le mépris des seigneurs, jusqu'au cœur de la France, jusqu'à la belle ville d'Orléans.




NAPOLI



ELLE SE MET SOUS LA PROTECTION DES SAINTS DU PAYS.

39.

Saint Nicolas, patron de la Lorraine, vous qui avez protégé nos pères & nos grands-pères dans tous leurs voyages, vous qui les avez fait parvenir au but & revenir pleins de joie dans leur maison, daignez exaucer la prière de notre petite Sœur qui veut aller en France pour délivrer Orléans.

Saint Mansuy, premier évêque de la terre de Lorraine, vous êtes venu de bien loin apporter la foi, & quand vous avez appris à nos ancêtres le ſigne du chrétien & l'amour de leurs frères, vous êtes allé recevoir au ciel la récompenſe due au fidèle & bon ſerviteur, car le champ que vous veniez d'enſemencer promettait une riche moiſſon. Mais voilà qu'on le ravage ; il redeviendra ſtérile ſi vous négligez la fin de notre œuvre.... daignez ouvrir à notre petite

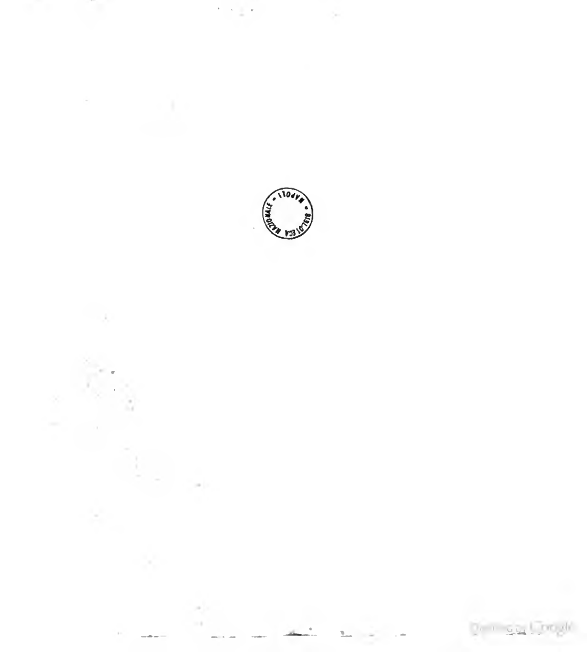
Sœur le chemin que vous avez ſuivi, car elle va nous chercher du ſecours, elle va délivrer la France en chaſſant l'Anglais d'Orléans

Saintes femmes du pays de Lorraine, honorées ſur les autels ou bien, inconnues dans l'ombre du tombeau, vous qui de tout temps avez déteſté la guerre, glorifiez le Seigneur, car Celui qui eſt puiſſant va faire de grandes choſes !... Filles dont on a maſſacré les pères, ſaintes religieuſes dont ont a ſaccagé les retraites, épouſes devenues veuves, mères dont on a tué les enfants dans leur belle jeuneſſe, penchez-vous sur votre petite Sœur.

Elle a pleuré ſur vos miſères, elle a partagé toutes vos douleurs, c'eſt elle maintenant qui va déployer la force du bras de Dieu pour diſſiper la force brutale des orgueilleux.

Sainte Odile, vierge de nos montagnes, gardez bien de tout péril la vierge de nos vallons.

39


BIBLIOTECA NAZIONALE · NAPOLI ·

DERNIÈRE HALTE DE JEANNE D'ARC SUR LA DERNIÈRE COLINNE LORRAINE

40.

Une petite troupe de gens d'armes s'équipait à Vaucouleurs le dimanche 13 février 1429, & lorsque le rude capitaine de Baudricourt lui eut donné, bien à contre-cœur, la permission de partir en lui criant : Va donc ! Advienne que pourra ! Les chevaux emportèrent leurs cavaliers hors de la ville, à travers la grande plaine encore dépouillée par l'hiver.

Jusqu'ici, le cavalier le plus intrépide était le plus jeune & le plus pauvre de ses compagnons ; toujours en tête de la caravane, il l'excitait par son exemple & l'encourageait par sa confiance. Mais depuis qu'il monte la colline, il baisse la tête & peu à peu les cavaliers passent devant lui sans qu'il y prenne garde.

Le voilà parvenu sur le tertre, il arrête son cheval, il ôte son bonnet de fourrure, & vous le reconnaissez tous, n'est-ce pas, mes enfants ?

C'est Jeanne d'Arc ; elle part pour ne plus revenir. Oh ! reste avec nous, petite Sœur ! — Que vas-tu chercher là-bas ? La gloire ? — Tu n'en connais pas même le nom. La mort ?

Oui, peut-être, car les routes font couvertes d'Anglais, de brigands & de pillards.

— Je ne crains pas les gens de guerre, f'ils me barrent le chemin, j'ai pour moi mon Dieu qui m'ouvrira un paffage jufqu'à mon Dauphin, c'eft pour cela que je suis née.

— Eh! qu'importe que le Dauphin perde fon royaume? Il n'avait qu'à le garder; n'a-t-il pas des capitaines faits pour cela? D'ailleurs il ne sera pas auffi heureux de regagner la France que toi de refter à Domremy; on t'aimait tant au village & dans la chaumière tu faifais tant de bien! Mais tu pleures, tu frémis.... Ah! c'eft que tes yeux ont vu ravager nos campagnes & incendier nos villes, c'eft que tes mains ont ramaffé des cadavres, c'eft que le fang de nos gens coule par terre....

Va, petite Sœur, puifque pour fermer leurs bleffures les gens de France ont befoin d'un roi!

C'eft pour cela que tes voix crient à cette heure :

— Fille de Dieu, va, va, va! Je ferai ton aide.

— Tu les entends, Jeanne?

— Oui, j'entends. Or, allons de par Dieu






Digitized by Google

AUX ENFANTS DE LA LORRAINE

Vous l'avez attendu impatiemment peut-être la fin de cette Histoire de votre Petite Sœur de Lorraine?... Hélas! c'est que la chère main qui la traçait pour vous, avec tant de sollicitude et d'amour, s'est glacée tout-à-coup sur la dernière page du livre... C'est qu'elle n'est plus, celle qui vous charmait par ces récits touchants, par ces belles images qui parfois vous faisaient rêver. Elle n'est plus... Emportée, disparue au sein de l'ouragan terrible qui est venu fondre sur notre pauvre pays... Et quand la tourmente fut apaisée, lorsque nous rapprochant les uns des autres, nous avons voulu nous compter... elle n'y était plus... Du moins, elle vous laisse quelque chose d'elle-même; elle vous transmet un précieux héritage et c'est le meilleur de son âme qu'elle vous donne dans cette œuvre de ces vingt ans.

Ici-bas, elle n'aima que deux choses : Dieu et son pays; et ce double amour, elle voulut le faire rayonner sur vous; elle vous montra comment on aime sa patrie, à votre âge; comment grandissent les héros; comment se préparent les délivrances, et elle tira de l'ombre la touchante enfance de Jeanne, que personne ne connaissait.

Oh! recevez-le pieusement ce don qu'elle semble avoir voulu vous léguer! Recevez-le comme une chose sainte, car c'est notre salut à tous si vous portez dans vos jeunes cœurs la foi en l'avenir de notre pays malheureux.

Et maintenant qu'un dernier adieu nous réunisse autour de cette mémoire aimée; laissez-moi redire en votre nom ces paroles, que mon cœur me dicta, quand j'arrivai, il y a six mois, devant cette tombe prête à se fermer :

A Marie-Edmée

ADIEU.

Encore une fleur sur cette tombe entr'ouverte... Encore un souvenir à ce cercueil à peine fermé...

Voilà qu'un mois pourtant sera bientôt passé!.. Mais on parlera longtemps d'Elle....

Tout le monde l'a connue; on l'entourait d'une attention discrète et attendrie, cette belle jeune fille dont l'existence pure et calme s'écoulait en faisant le bien. On la regardait vivre .. et je ne sais quelle sympathie émue ouvrait les âmes, quand Marie-Edmée venait à passer. Tous les cœurs venaient à elle, naturellement, d'instinct, comme les plantes vont vers le soleil, les oiseaux vers le ciel bleu, l'âme humaine vers toute manifestation de l'idéale Beauté.

C'était une de ces créatures de race vraiment supérieure qui, de loin en loin, nous apparaissent et ne repartent qu'en laissant derrière elles comme une traînée de lumière. Vestiges d'un monde meilleur dont nous portons en nous l'inaltérable soif.

Jamais plus riche nature n'avait été plus exceptionnellement douée. Mais ce

fut la volonté, s'appuyant sur la pensée chrétienne, qui fit l'œuvre étonnante que nous avons tous vue. Ce fut la rare union d'une grande force de caractère et d'une exquise sensibilité qui lui donna ce charme tout-puissant dont nul n'a pu se défendre.

Elle était arrivée à cette heure d'irradiation, moment béni ! où l'être en possession de lui-même, vit largement, d'une vie plus complète, plus intense, plus haute. Sa grande âme, son cœur héroïque, sa vaste intelligence embrassait tout... Elle se hâtait de vivre ; elle prodiguait ces richesses dont la source allait bientôt tarir :

La fleur épanouie qui pressent la tempête, donne au vent ses parfums et s'apprête à mourir..,

Elle mourut... Oui, elle mourut comme elle l'avait désiré, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté. La mort n'eut pas de peine à faire son œuvre : ses organes affaiblis ne pouvaient plus retenir son âme débordante... Dès qu'elle s'entendit appeler, elle partit...

O vous tous qui l'avez connue ! Vous, ses élèves ; vous, ses amies ! vous garderez longtemps n'est-ce pas, ce chaste et lumineux souvenir ? Longtemps encore, au détour d'une rue, vous croirez voir cette forme svelte, souple, élégante, qui nous ravissait... Votre cœur battra bien fort... Vous attendrez ce charmant sourire, cette main toujours tendue, ces douces paroles qui sortaient du cœur... Et les pauvres croiront renaître à l'espérance ; car elle était l'ange des pauvres. Vous attendrez vainement : elle ne viendra plus... Souvenez-vous bien !... On pourra lui ressembler, mais ce ne sera jamais elle...

Ne cherchez pas de quoi elle est morte ; je vais vous le dire : c'est de l'humiliation de la France .. La douleur l'aurait laissée vivre, mais la honte l'a tuée. Sedan ! Strasbourg ! Metz ! Paris ! Qui dira quel retentissement douloureux ces mots ont eu dans son cœur ? Chacun de nos désastres lui arrachait un lambeau de vie ... Paris, cœur de la France, Paris venait de courber sa vaillante tête et de vendre son honneur pour avoir du pain !... C'était trop.. La frêle tige avait supporté bien des orages... Ce dernier coup la brisa... Et, comme un beau lys, elle se pencha pour mourir...

Ce fut le 7 mars. Ce jour-là, vers trois heures après midi, de petits oiseaux vinrent se poser tout près de sa fenêtre, et, pour la première fois de l'année, se mirent à chanter joyeusement. Elle, les yeux fermés, sa belle tête inclinée vers l'épaule, elle écoutait.... Elle écoutait ces frêles petites créatures qui, dans leur lyrisme éclatant, célébraient les joies de la vie, le retour du printemps, l'espérance des beaux jours... Elle écoutait... et elle souriait... Déjà son âme, à travers une aube blanchissante, découvrait les splendeurs du monde nouveau dans lequel elle allait entrer.

Trois heures plus tard, mue par un suprême effort, vaillante et debout, avec un cri de tendresse, elle mourait dans les bras de sa mère....

Silence... Paix ! Elle dort... Adieu, cher ange ! Puisque nos larmes n'ont pu te retenir, va... va où l'on t'appelle... Nous t'aimions bien, pourtant ! et tu faisais notre joie et notre orgueil... Mais toi, tu voulais ta patrie, ta vraie patrie, glorieuse, immuable, éternelle. Va donc... Que nos regrets, que nos pleurs, que notre vie brisée ne te pèsent pas... Ta chère présence !... c'était trop... Ton souvenir suffira .. Va.. Sois heureuse... Adieu !!!...

MARIE-PAULE C.

Nancy, 1er Avril 1871.



